

ESSAIS

SUR

LA CÉRÉBRALITÉ

DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Exprimer, c'est représenter dans l'unité d'un seul être ce qui est divisible et matériel et se trouve divisé en plusieurs êtres.

(LEIBNITZ, Corresp. avec Arnaud, p. 668-677)

« Les choses actuelles ne sauraient s'écarter des règles mathématiques, et on peut dire, en effet, que c'est en cela que consiste la réalité des phénomènes qui les distingue des songes. (LEIBNITZ, *Nouveaux essais*, p. 344 et 353).

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue à la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 15 juillet 1896

PAR

Adolphe CAZAENTRE

Né à St-Clar (Gers)

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE



MONTPELLIER

IMPRIMERIE SERRE ET ROUMÉGOU, RUE VIEILLE-INTENDANCE, 5
1896

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

MM. MAIRET *, DOYEN.

CARRIEU, ASSESSEUR.

Professeurs.

<i>Hygiène.</i>	MM. BERTIN-SANS.
<i>Clinique médicale.</i>	GRASSET (*).
<i>Clinique chirurgicale.</i>	TÉDENAT.
<i>Clinique obst. et gynécol.</i>	GRYNFELTT.
<i>Thérap. et Matière médicale.</i>	HAMELIN *.
<i>Clinique médicale.</i>	CARRIEU.
<i>Clinique des mal. ment. et nerv.</i>	MAIRET *.
<i>Physique médicale.</i>	IMBERT.
<i>Botan. et Hist. Nat. méd.</i>	GRANEL.
<i>Clinique chirurgicale.</i>	FORGUE.
<i>Clinique ophthalmologique.</i>	TRUC.
<i>Chimie médicale et Pharmacie.</i>	VILLE.
<i>Physiologie.</i>	HEDON.
<i>Histologie.</i>	VIALLETON.
<i>Pathologie interne</i>	DUCAMP.
<i>Anatomie.</i>	GILIS.
<i>Opérations et appareils.</i>	ESTOR.
<i>Médecine légale et toxicologie.</i>	N...
Id. SARDA (Chargé du cours).	N...
<i>Anatomie pathologique</i>	N...
Id. BOSC (Chargé du cours).	N...
<i>Microbiologie.</i>	N...
PROF. HONOR.: MM. JAUMES, DUBRUEIL (*), PAULET (O. *)	

Chargés de Cours complémentaires:

<i>Clinique annexe des maladies des enfants.</i>	MM. BAUMEL, agrégé.
<i>Accouchements.</i>	PUECH, agrégé.
<i>Clinique annexe des mal. syphilit. et cutan.</i>	BROUSSE, agrégé.
<i>Clinique annexe des maladies des vieillards.</i>	ESPAGNE, agrégé libre
<i>Pathologie externe.</i>	N...

Agrégés en Exercice

MESSIEURS:	MESSIEURS:	MESSIEURS
BAUMEL.	LAPEYRE.	VALLOIS.
BROUSSE.	MOITESSIER.	MOURET.
SARDA.	BOSC.	DELEZENNE.
LECERCLE.	DE ROUVILLE.	GALAVIELLE.
RAUZIER.	PUECH.	

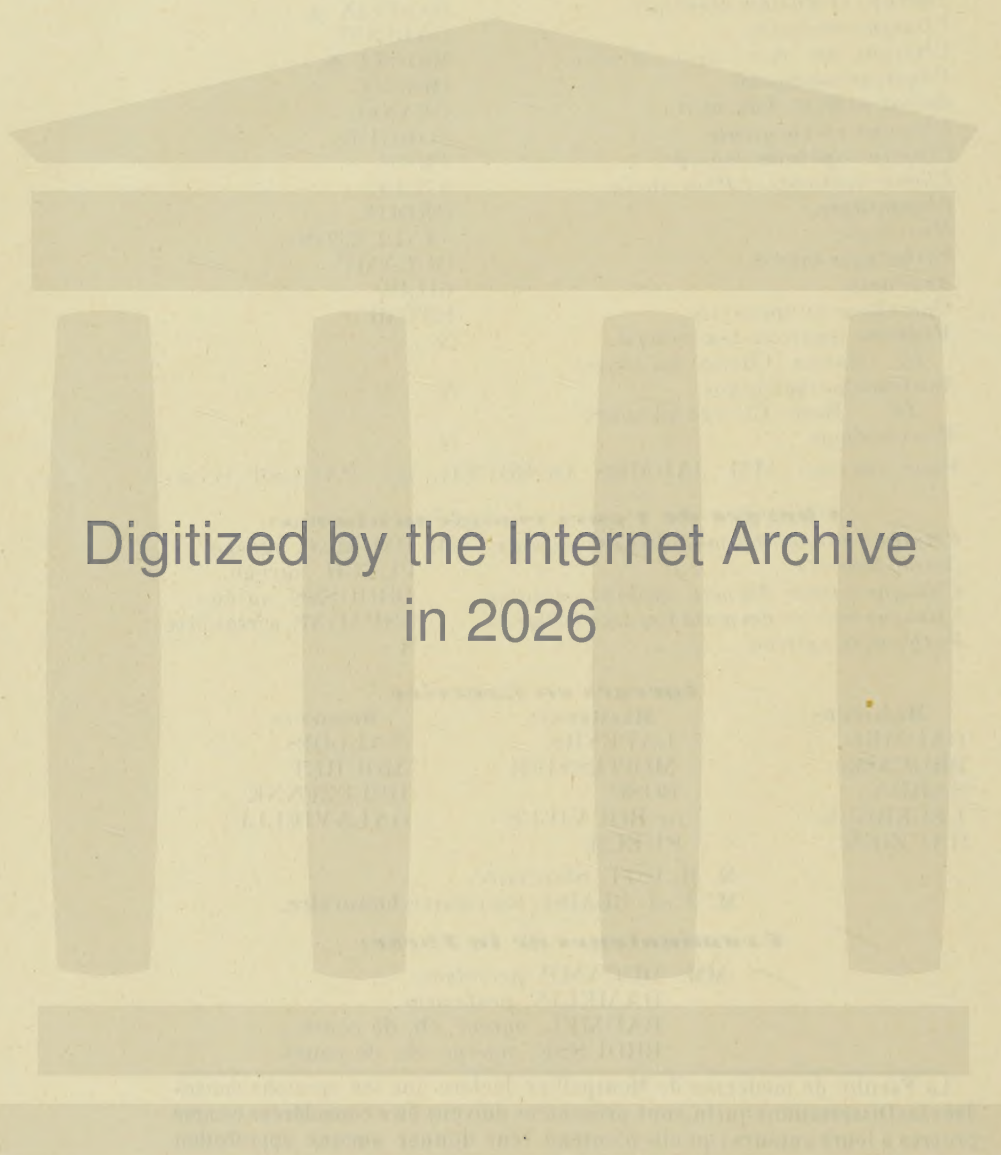
M. H. GOT, Secrétaire.

M. F.-J. BLAISE, Secrétaire honoraire.

Examineurs de la Thèse:

MM. DUCAMP, président.
HAMELIN, professeur.
BAUMEL, agrégé, ch. de cours.
BROUSSE, agrégé, ch. de cours.

La Faculté de médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547917_0088

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES PARENTS

A. CAZAENTRE.

A Monsieur J. DELPECH-CANTALOU

Ancien Président du Conseil général du Gers

Conseiller général de St-Clar (Gers)

A MES AMIS

A. CAZAENTRE.

A mon Président de Thèse

Monsieur le docteur DUCAMP

Professeur de pathologie interne

A. CAZAENTRE.

AVANT-PROPOS

Je suis tout étonné aujourd'hui de la hardiesse avec laquelle j'ai essayé de trancher une question aussi délicate que celle de «la cérébralité de l'homme et de la femme».

A côté de la grande majorité de ceux qui n'hésiteraient point à penser que la femme sera toujours un être faible dont les efforts ne pourront prétendre égaler l'homme, il y a une forte minorité qui professe peut-être le contraire et enfin les habiles qui croient devoir réserver leur avis. Chacun donne son opinion comme irréfutable, les premiers en s'en remettant à l'histoire du soin de nous dire que la femme fut toujours reléguée au second rang intellectuel, les autres nous citant les cas de femmes extrêmement distinguées par l'esprit et puis surtout nous opposant dans la vie quotidienne que les femmes réussissent aujourd'hui aussi bien que les hommes.

Je n'ai point la prétention de résoudre les diverses données du problème parce que en opposant telle personne à telle autre, on jette les prémisses d'un faux jugement, puisque dans un même sexe il y a des imbéciles, des idiots, des fous, des gens de talent et de génie ; et si l'on va opposer un fou d'un sexe à un imbécile de l'autre, la démonstration ne prouvera rien.

Puis je suppose que l'on veuille opposer l'une à l'autre deux personnes de sexe différent et ayant reçu une instruction

identique, on aura encore des erreurs possibles de jugement, puisque, dans ces conditions égales en apparence, l'un peut avoir été travailleur et attentif, et l'autre négligent et distrait. D'autre part, l'un peut avoir des alternatives de haut et de bas dans son intellectualité, tandis que le second se développe selon des lois atteignant presque la précision des lois physiques de la nature.

Les conditions de ces différences sont multiples, et tel individu du sexe masculin qui aura entrepris de multiples débouchés pourra n'avoir pas réussi là où la femme a triomphé, parce que le premier porta en naissant une tare héréditaire, parce que la seconde se montra indemne de toute influence néfaste. Absolument comme le feraient deux trains à vitesses maxima A et $A + \varepsilon$, si l'on suppose que $(A + \varepsilon)$, par suite d'un accident, ne puisse développer que $(A - \varepsilon)$ de sa vitesse primitive. Le train A arrivera avant $(A + \varepsilon)$, mais il ne s'ensuivra pas que $(A + \varepsilon)$ ne pût originellement arriver avant A .

J'ai essayé de développer cette pensée et j'ai supposé que nous pouvions partir du type primitif de l'homme et de la femme. J'ai essayé de démontrer que ces deux types étaient inégaux pour deux motifs :

1° Par suite du fonctionnement de leurs organes génitaux ;

2° Par suite de la différence de poids des éléments cellulaires du cerveau.

Pour arriver à ma démonstration, j'accepte un instant que le poids des cerveaux fut le même à l'origine des âges et que les civilisations ont pu développer la différence actuelle. Mais on ne pourra me refuser que les organes génitaux, dans leur fonction de sécrétion interne, échappent à toute action des coutumes.

Ce premier point établi sans conteste, je veux démontrer que la différence tient encore au poids différent de la matière cérébrale. Je supposerai donc le problème résolu. J'arrive alors à assimiler les éléments cellulaires du cerveau à des éléments électriques qui se chargent par le développement des forces physico-chimiques qui déterminent ce qu'on a appelé «la respiration interstitielle du cerveau», d'où j'arrive à conclure que N éléments féminins sont $N + < \epsilon$ éléments masculins.

Les cerveaux d'aujourd'hui accusant une différence de poids, ceux d'alors (origine des âges) avaient aussi une différence proportionnelle. Pourquoi ? Parce que le fort a toujours fait la loi au faible, l'intelligence à l'idiotie, ce qui suppose que la condition de toute supériorité est une différence de poids cérébral. Chez l'homme et chez la femme, les facultés intellectuelles ne se développent-elles pas au fur et à mesure du développement de tous les organes et ne décroissent-elles pas avec la décrépitude plus ou moins rapide de leur corps ?

Chez les aliénés, la matière cérébrale suit aussi dans sa diminution les fluctuations que lui imposent les divers degrés de folie.

J'ai donc conclu «que le cerveau est le siège de la cérébralité», que cette cérébralité était fonction du poids des éléments pondérables et que par suite, à l'origine des âges, la femme fut inférieure à l'homme.

Aujourd'hui, on peut dire que la différence subsiste toujours du fait des organes génitaux, et je prouve qu'elle subsiste encore par la différence de résistance aux causes morbifiques et par la différence de prédispositions aux effets de

ces causes morbifiques (coma, délire, convulsions, criminalité, suicide, folie et les névroses).

L'idée première de ce travail ne revient qu'à moi seul ; mais je dois à l'infatigable obligeance de mon maître et président de thèse, M. le professeur Ducamp, d'avoir pu me diriger dans les dédales d'un travail qui, conçu au point de vue physiologique et philosophique, devait être éclairé par les recherches pathologiques dont la direction me fut tracée par lui.

Je lui dois toutes mes gratitude, et je suis heureux de pouvoir les lui témoigner ici, pour la sollicitude avec laquelle il a suivi mon travail dont l'éclosion lointaine fut élaborée fiévreusement dans une limite de temps trop restreinte pour qu'il laisse exhaler les doux parfums «qui se dégagent toujours des recherches si modestes soient-elles, mais exprimées en un style plein de chaleur et vivant» comme la langue française.

DIVISION DU SUJET

- | | | |
|--|---|--|
| I. La cérébralité dans le type primitif. | } | A. Influence des fonctions des organes génitaux. |
| | | B. Fonctions du cerveau. |
| II. La cérébralité dans le type acquis. | } | A. Influence des fonctions des organes génitaux. |
| | | B. Action des maladies aiguës. |
| | | C. Action de quelques maladies chroniques. |
| | | D. Influence de l'hérédité nerveuse. |

Penser, s'exprimer librement et dans un langage compréhensible et rendant toute sa pensée n'implique-t-il pas la liberté de néologismes ?

ÉTUDES MÉDICO-PSYCHOLOGIQUES

ESSAIS

SUR

LA CÉRÉBRALITÉ

DE L'HOMME ET DE LA FEMME

Pour bien comprendre le rôle respectif de l'homme et de la femme dans l'harmonie des êtres et dans l'ordre social, il faut d'abord nous dégager de tout ce que la suite des siècles a pu imprimer de nouveau à l'être humain.

Pour ce faire, nous adopterons la méthode de Kant, et faisant table rase de tout ce qui existe, nous supposerons un instant que nous sommes «FORCE TOUTE PUISSANTE» et, à notre voix, l'être humain est devant nous tel qu'il fut à son origine. Alors lui demandant ce qu'il vient faire à l'existence, nous entendrons sa voix philosophale nous dire : «Penser, comprendre, avoir conscience, vouloir. Voilà pour ma *cérébralité*.

» Comme le but, dont je ne suis qu'un moyen, ne saurait être

atteint en moi seul, une obligation m'est imposée, la continuation de ces desseins dans ma descendance, et voilà pourquoi je procréerai.

»Une loi me fut donnée pour arriver au bonheur de sauvegarder toutes les conditions indispensables à la réalisation de ces deux raisons d'être de ma vie. Mais je suis libre d'en déranger le rouage harmonieux, de vivre dans l'insouciance et l'ignorance de tout ce qui m'entoure, de ne pas chercher à comprendre, de ne pas vouloir respecter les lois physiques qui régissent ma nature matérielle et, ce faisant, de me mettre alors dans l'incapacité de pouvoir me cérébraliser. Mais je ne puis me soustraire à l'obligation de procréation, parce qu'une force inéluctable et pleine d'attraits à la fois commande à mes sens encore plus qu'à ma raison qui, encore insuffisamment armée, succombe dans la lutte.

»D'ailleurs, je sens que la vie va m'échapper tantôt et je veux lutter contre la puissance qui me l'ôte, en laissant en face d'elle des continuateurs de mon œuvre : je veux l'immortalité.

»J'ai conscience que ma première raison d'être est tout entière dans mes mains, je puis ou non développer ma cérébralité.

»Je sens, au contraire, que la seconde m'échappe, soit que mes sens triomphent de ma volonté, soit que ma volonté cède le pas à l'orgueil de me faire revivre dans ma descendance. D'ailleurs, je ne puis arrêter le libre développement des organes qui font ma fonction. Dès lors, toutes les fonctions qui relèvent de ma deuxième manière d'être m'échappent tout entières et se dérobent à ma volonté.

»Je me sou mets aux lois qui me sont dictées et je laisse à mes descendants le soin d'en comprendre tout le mécanisme et d'en vérifier ma compréhension.»

Ainsi parle l'être humain à l'origine des mondes, et voici ce que répond un de ses descendants mille siècles après lui, dans la bouche de Descartes : «*Cogito, ergo sum*».

Je pense, donc je suis. «Je pense», voilà ma cérébralité, car je me rends compte que j'existe, que je comprends, que je veux, que j'ai percé des mystères jusqu'alors impénétrables.

«Je suis», donc je fus amené à l'existence, et comme je ne suis pas le premier de mon espèce, je regarde autour de moi et j'aperçois ma compagne avec qui j'accomplirai la loi de nos pères.»

Donc, l'être humain d'aujourd'hui a lui aussi deux façons de manifester son activité : «*Cogitation* et procréation». Si quelque modification a pu être apportée au type primitif, c'est du fait de ces deux fonctions primordiales et c'est à elles que nous devons demander le secret de toutes les transformations que nous voudrions apprendre à connaître.

Mais ces recherches doivent porter sur deux êtres : l'homme et la femme, puisque tous deux ont contribué aux changements que nous supposons s'être produits, et nous sommes amené tout naturellement à l'objet de notre étude : «La femme est-elle ce qu'elle est, c'est-à-dire moins cérébrale que l'homme du fait de préjugés, de l'éducation, de convention ?»

Fonctions cérébrales et fonctions procréatrices. — Les deux termes de notre étude étant «cogitation et procréation», nous sommes conduit à étudier les organes dans lesquels se produisent ces fonctions.

Mais quand on part, il faut savoir ce que l'on veut et où l'on va. Aussi je dis : «La femme n'a pas une cérébralité inférieure à l'homme du fait de préjugés, d'éducation, de convention. Cette infériorité est jugée par la différence de poids

brut de la matière cérébrale et par le fonctionnement incessant de ses organes génitaux dont le rôle n'est pas identique à celui des organes génitaux de l'homme.

TYPE PRIMITIF

La différence de poids du cerveau pouvant être discutable et pouvant être mise sur le compte du développement du cerveau sous l'influence de causes qui auraient agi sur l'homme seul, nous supposerons un instant que l'homme et la femme ont été égaux à l'origine des âges, leur cerveau ayant alors même poids et la cérébralité dévolue au cerveau étant la même. Nous voulons faire toucher du doigt que, malgré tout, la femme fût et doit être encore inférieure à l'homme de par le fonctionnement de ses organes génitaux que nous disions tantôt n'avoir pu être modifiés quant à leur fonction.

Nous supposerons donc que la capacité nerveuse est la même chez l'homme et chez la femme, et cela jusqu'à la puberté où commence le fonctionnement des organes génitaux.

Mais à partir de la puberté, l'homme se trouve placé dans des conditions telles que la capacité nerveuse de ses cellules cérébrales égale jusque-là à la capacité nerveuse des cellules cérébrales de la femme, s'accroît d'une quantité que nous pourrions supposer égale à ϵ , si l'on veut, et qui détermine en sa faveur une augmentation réelle de la capacité totale.

ORGANES GENITAUX

Tout le monde sait aujourd'hui que les testicules sont les organes formateurs des spermatozoïdes auxquels les individus sont redevables de leur origine.

Ces animalcules, ainsi qu'on les a appelés, dont la formation est permanente, s'accumulent, dans les intervalles des coïts, dans les vésicules séminales, les canaux éjaculateurs et sont ensuite rejetés par l'éjaculation dans les organes génitaux de la femme.

Mais outre leur rôle de glande génitale, les testicules jouent encore le rôle de «glande vasculaire sanguine» ; ils sécrètent une substance qui passe dans les vaisseaux sanguins au fur et à mesure de sa formation et qui, portée par le torrent circulaire, arrive aux centres cérébraux et y produit un effet tel que leur activité en est impressionnée favorablement.

Brown-Séquard, à qui nous devons la démonstration expérimentale de cette fonction nouvelle des testicules, prenait des testicules de chien, les triturait, en exprimait le jus, filtrait le liquide, et, avec cette sorte de serum ainsi obtenu, se faisait des injections hypodermiques, à la suite desquelles il constata une augmentation notable de sa force musculaire et de sa puissance de travail.

La brown-séquardine, au début, eut un tel retentissement que, l'exagération s'en mêlant, on crut avoir trouvé le philtre de la jeunesse. Plus besoin n'était d'aller alors à la fontaine de Jouvence, si poétiquement popularisée par Pétrarque ; moyennant une pièce d'or quelconque, on pourrait aller chez son pharmacien et se faire rajeunir.

Comme rêve, cela ne dura que quelques heures d'emballlement, sans qu'on prît au sérieux ce qui venait d'être proclamé si haut. On ne tarda pas à revenir à la réalité et à constater à regret, hélas ! disent les uns, heureusement, disent les autres, que pour boire à la coupe enchantée, il serait besoin encore d'évoquer, comme Faust, l'ombre de Méphisto.

Mais si les éléments anatomiques de notre corps ne récupèrent plus leur vitalité première et ne sont plus susceptibles de rajeunissement, il n'en reste pas moins acquis que la cel-

lule cérébrale est puissamment excitée, que sa capacité nerveuse, en un mot, est augmentée.

Cette découverte a été mise heureusement à profit dans le traitement des maladies mentales qui relèvent de lésions cellulaires cérébrales plus encore, peut-on dire, que de la sclérose des vaisseaux cérébraux.

D'ailleurs, ce rôle de glande vasculaire sanguine réparti au testicule avait été constaté, mais non démontré, de toute antiquité.

On sait les coutumes de l'Orient où, dès un âge tendre, on pratiquait la castration sur un certain nombre d'enfants qui, devenus adultes, avaient perdu tous les caractères extérieurs de la virilité ; ils étaient maigres, fluets, glabres, d'un teint pâle, peau lisse et moelleuse, seins développés, voix flûtée, en un mot, tous les attributs du féminisme.

L'intelligence de ces eunuques frise l'idiotie. Ces faits avaient été constatés et peuvent être constatés de nos jours encore chez les peuples où ne fleurissent pas ces coutumes barbares.

Des individus, par accident quelconque, ont perdu leurs testicules ou ont dû les sacrifier à une opération libératrice ; l'intelligence recevait et reçoit encore aujourd'hui le contre-coup de cette suppression d'un rôle physiologique normal. On peut conclure de ces faits que non seulement l'individu perd de sa capacité cérébrale acquise, mais encore que cette perte retentit sur la capacité cérébrale dévolue à l'espèce.

On voit donc que par le fait de cette fonction testiculaire, la femme ne saurait avoir une cellule cérébrale à capacité nerveuse égale à celle de l'homme.

Il y a plus. Nous avons supposé, au début de notre raisonnement, que la cellule cérébrale avant la puberté était douée d'une capacité nerveuse représentée par $(A + B)$ dans les deux sexes.

Nous venons de voir que cette capacité ($A + B$) s'augmentait chez l'homme, et chez l'homme seul, d'une quantité si petite fût-elle, ε par exemple. Nous voulons faire toucher du doigt que la cellule cérébrale de la femme perd de sa capacité pendant que celle de l'homme en gagne, et cela par le fait également du fonctionnement de ses organes génitaux.

Que se passe-t-il, en effet, à ce moment ? L'organisme est tout entier la proie du système nerveux qui prend le dessus et qui produit une fluxion généralisée dont l'aboutissant sont les menstrues.

L'influx nerveux se dérive dans deux directions : une première, qui conduit à la fonction de reproduction, et l'autre, qui devient disponible pour les actes cérébraux.

Jusqu'alors, la somme totale était représentée par N ; dès aujourd'hui, elle n'est plus représentée que par $N - \varepsilon$.

« Tout le système génital subit l'influence de la menstruation » disent Depaul et Guéniot.

« Bien plus, les grandes fonctions de l'organisme éprouvent » elles-mêmes de ce travail une impression plus ou moins » sensible, de telle sorte que l'économie entière de la femme » paraît en subir le retentissement... De même pour les facultés » morales. On remarque que la femme est alors plus impressionnable, plus sensible et plus irritable qu'en d'autres temps. »

Sans doute, nous dira-t-on, mais ce travail viciateur de la cérébralité ne se produit qu'à époques fixes, et, dans l'intervalle, la femme cesse d'être influencée défavorablement.

En effet, dans l'intervalle des menstrues, la femme paraît indemne de cette influence nocive ; mais l'est-elle effectivement ? Croit-on que cette congestion générale, dont les manifestations sont partout, mais tangiblement aux organes génitaux, croit-on, dis-je, que cette congestion générale se produise en un instant pour cesser de même ?

Quel heureux hasard préside donc, tous les vingt-huit jours

par exemple, à l'éclosion de ce phénomène, si ce phénomène n'est pas préparé de longue main !

Cet esprit volatil, qui, sous forme d'influx, court dans tout l'organisme, est bien intelligent s'il peut ainsi faire des apparitions intermittentes sans être relié à un acte physique normal qui le rattache à l'ensemble du système nerveux.

Ne faut-il pas penser que les cellules nerveuses qui président à la production de cet influx spécial sont elles-mêmes les agents d'accumulation en leur propre substance de ce dit influx, pour le lancer ensuite dans le fil de dérivation dont nous parlions tantôt, et cela lorsque la tension de cet influx est arrivée à la limite voulue ?

Absolument comme le ferait une batterie de condensateurs électriques dont la limite de la charge ne peut être dépassée, si l'on suppose d'ailleurs que cette charge est nécessaire pour que la tension soit suffisante à faire jaillir l'étincelle entre le condensateur total et un excitateur placé au voisinage.

Si les choses se passent ainsi, et il est naturel de penser qu'elles se passent ainsi, on s'explique pourquoi cette décharge générale, au vingt-huitième jour par exemple.

Aussitôt que ce condensateur nerveux s'est déchargé, on voit comment la production d'influx, qui ne s'est pas arrêtée, va de nouveau charger ce condensateur.

Dès lors, il est facile de voir que l'organisme ne se repose pas dans l'intervalle des menstrues et, s'il ne se repose pas, l'influx nerveux, qui court dans ce fil de dérivation génital, est sans cesse soustrait à la masse totale, ce qui revient à dire que toujours une quantité égale à ϵ est enlevée à la capacité totale que nous avons supposée tantôt être N.

L'esprit conçoit le moment où N n'est point diminué ou revient ce qu'il était; ce moment existe à la décharge menstruelle, mais aussitôt après la soustraction commence et continue jusqu'au vingt-huitième jour suivant.

Cela explique, d'ailleurs, pourquoi toutes les femmes n'ont pas leurs menstrues exactement au même jour. Il n'y a qu'à supposer des éléments nerveux en nombre différent, ce qui fait varier le moment où la limite de la charge est atteinte.

Je n'entrerai point dans les considérations qui seraient nécessaires pour expliquer comment une même femme peut voir paraître ses menstrues à des dates différentes. Il faudrait tenir compte de toutes les influences qui détraquent la machine humaine et modifient tout au moins ses cellules dans leur dynamisme.

Ceci regarde la pathologie. Je n'ai eu pour but que de considérer ce qui se passe ou doit se passer à ce moment idéal que je rapporte à l'origine de la famille humaine, où, les maladies n'ayant pas encore apparu, le type primitif n'avait pu être modifié.

Mais si le type primitif a pu être modifié, et nous ne pouvons savoir dans quelle mesure, il est certain que le substratum persiste, et c'est lui que j'ai voulu analyser et stigmatiser pour en tirer mes conclusions.

Donc, de par le fonctionnement de ses organes génitaux, une partie de l'influx nerveux de la femme jusque-là disponible pour sa cérébralité est enlevée à cette cérébralité, et la femme est, par ce fait, encore dans des conditions d'infériorité vis-à-vis de l'homme.

S'il en est ainsi, on pourrait peut-être objecter que si on enlève les ovaires à la femme ou si on attend que la nature les lui ait enlevés par usure sans doute des cellules qui commandent à leur fonction, la femme alors rentrerait dans ce que j'appellerai le droit commun.

Outre que je n'ai point d'expérience et que je ne sache point qu'on ait enlevé systématiquement les ovaires à des femmes dont la cérébralité aurait été cotée A par exemple, pour être ensuite développée jusqu'à $(A + \epsilon)$, ce qui, d'ailleurs, serait

difficile à apprécier, quelques faits expérimentaux et quelques pratiques orientales semblent faire accepter la vraisemblance d'une telle supposition.

J'emprunte à l'article «ovaire» de MM. Boinet et Ferrand, dans le dictionnaire Dechambre, les lignes suivantes :

«Selon Scanzoni et la plupart des auteurs, la femme privée de ses ovaires perdrait les attributs de son sexe (seins atrophiés, désirs vénériens évanouis, voix plus grave et plus dure). Churchill insiste sur ces caractères qui n'ont peut-être pas toute la valeur qu'il leur attribue», puisqu'il y a, en effet, des femmes qui ne les présentent pas.

«Toutefois, la conservation des apparences féminines et des désirs sexuels n'a peut-être pas non plus une valeur absolue, l'habitude acquise pouvant ici faire plus encore que pour l'évolution menstruelle, laquelle peut persister en l'absence de l'ovulation».

D'autre part, Depaulet Guéniot, dans le même Dictionnaire encyclopédique, rapportent le fait suivant à l'article «menstruation» :

«Le docteur Roberts, chargé d'une mission dans l'Asie centrale, a rencontré, aux environs de Bombay, les vestiges
»d'une pratique cruelle des temps anciens, qui consistait à
»châtrer les femmes pour les préparer à la garde du sérail.
»Ces femmes, connues sous le nom de Hedjeras, n'avaient
»point de mamelles ; leurs hanches étaient grêles, leurs fesses
»aplaties et leur pubis complètement dénudé ; elles présen-
»taient quelque chose de viril dans l'attitude comme dans
»la voix ; enfin, elles n'étaient sujettes ni aux écoulements
»menstruels, ni aux désirs vénériens.»

On pourrait peut-être supposer encore que l'ovaire joue le rôle de glande vasculaire sanguine comme le testicule, et qu'alors, ne sachant si ce rôle nouveau a des effets accumulateurs plus grands que les effets dépresseurs de la fonction gé-

nitale de reproduction, il serait téméraire de tabler sur ce qui a été dit précédemment pour asseoir une opinion ferme.

L'expérience n'a pu nous donner raison de cette objection, mais il est possible de tourner la difficulté.

Le rôle de glande vasculaire sanguine du testicule est un rôle d'accumulation, avons-nous dit, et sa suppression diminue la cérébralité et modifie l'habitus extérieur qui devient alors une forme inférieure à la première.

Nous venons de voir, d'autre part, que la castration chez la femme modifie ses formes et son habitus extérieur également, au point de les rapprocher de ceux qu'avait l'homme avant la même opération.

Si nous admettons que la première forme chez l'homme est supérieure à la seconde, ce qui ne saurait, je crois, se contester, il n'est guère possible d'admettre que cette même forme chez la femme soit inférieure à l'autre.

Dès lors, la femme a gagné à être ovariectomisée, du moins comme conception de l'esprit, et si elle a gagné, comment la fonction de glande vasculaire sanguine de l'ovaire pourrait-elle être l'équivalent de celle du testicule ?

Cette fonction supprimée, une forme supérieure se développe ; il en faudrait conclure alors que si cette fonction existe, elle est l'inverse de celle du testicule, c'est-à-dire dépressive, puisque en temps normal elle serait impuissante à masculiniser la femme ; à moins que l'on ne veuille conclure que ses effets accumulateurs soient inférieurs aux effets de soustraction de la fonction menstruelle. Mais alors nous voilà ramené au cas précédent, où nous n'envisagions pas la possibilité de cette fonction de glande vasculaire sanguine.

Jusqu'ici donc, nous avons pu supposer que les cellules nerveuses avaient une capacité identique chez l'homme et chez la femme avant la puberté ; qu'à partir de cette transformation de par le fonctionnement des organes génitaux,

cette capacité devenait moindre chez la femme, d'une part parce que la cellule de l'homme augmentait d'une quantité égale à ϵ , et celle de la femme diminuait d'une quantité égale à β (soit différence totale $\beta + \epsilon$).

Nous voulons aller plus loin et démontrer que la cérébralité de l'homme est supérieure à celle de la femme par le seul fait du fonctionnement du cerveau, que nous supposerons être d'un poids brut supérieur : soit A chez la femme, soit $A + \epsilon$ chez l'homme.

Fonctions du cerveau. — Chaque cellule nerveuse cérébrale fonctionne pour son compte et les effets de chacune d'elles s'ajoutent. Plus il y aura de cellules nerveuses, plus le fonctionnement total sera puissant, plus la cérébralité de l'individu sera puissante.

On voit donc par cet exposé que la cérébralité d'un individu est anatomiquement quelque chose de réel qui existe en puissance chez les individus et qui devient acte dès que les causes extérieures ont mis en mouvement cet influx qui sommeillait et qui ne demandait qu'à s'agiter.

Les causes extérieures aux éléments cellulaires seront les mêmes pour tous les individus et, si on ne veut retenir qu'elles, il est clair que tous les individus mâles ou femelles mis dans les mêmes conditions arriveront au même résultat de développement intellectuel.

Dans ce cas, il sera vrai de dire que la femme est susceptible du même progrès scientifique ; elle pourra s'assimiler les mêmes éléments et puis agir par elle-même avec la même valeur et la même force.

La différence qui existe de nos jours entre les deux sexes pourra se mettre sur le compte des préjugés, de l'éducation, des mœurs.

Mais les causes extérieures, pour produire des effets, ont

besoin des éléments nerveux pour agir sur eux, mettre en branle leur activité propre qui sommeillait et qui ne demandait qu'à devenir acte.

Dès lors, si elles agissent sur n éléments, ces causes extérieures produiront un effet représenté par N ; mais si elles agissent sur $n + \alpha$ éléments, elles produiront un effet représenté par $N + A$.

Comme les éléments féminins sont l'expression de n et les éléments masculins l'expression de $(n + \alpha)$, on voit que, mathématiquement, l'anatomie nous oblige à affirmer que la femme, mise dans les mêmes conditions que l'homme, n'arrivera à produire que des effets inférieurs aux siens; cette comparaison a sa raison d'être, puisque chaque élément cellulaire nerveux cérébral peut être assimilé à un élément électrique.

L'expérience, cette grande maîtresse, a prouvé en effet que des individus qui pendant leur vie avaient fourni une puissance de travail intellectuel considérable au-dessus de la moyenne avaient un cerveau dont le poids était supérieur au poids moyen de tous les cerveaux.

Il y a bien eu quelques exceptions; on a vu des individus supérieurs, comme Gambetta par exemple, avoir un cerveau de poids normal ou inférieur à la normale. On pourrait dès lors tabler sur ces recherches nécropsiques pour infirmer les conclusions que j'ai cru tirer du dénombrement des éléments nerveux du cerveau.

Outre que l'on pourrait ajouter alors que les éléments de ces individus anormaux étaient d'une qualité supérieure, ce qui n'affirmerait rien de positif, puisque, en dehors des états pathologiques, leur qualité intrinsèque a échappé au scalpel et au microscope, nous pourrions ajouter que ces éléments cellulaires se sont comportés de leur vivant comme un organe qui, travaillant, augmente de volume et surtout d'activité.

Voyez un muscle, plus il travaille, plus son volume augmente, plus sa force s'accroît et moins un travail ordinaire le fatigue.

Un individu à musculature ordinaire pourra soulever sans effort un poids représenté par A. Un individu à musculature plus puissante, tel que celui que nous supposons ci-dessous, pourra soulever sans douleur un poids représenté par $A + B$.

Ici, on pourra objecter que le nombre des cellules musculaires a augmenté ; mais si nous supposons un instant que ce muscle est composé d'une seule cellule, il faudra bien admettre que cette cellule en se développant a emmagasiné en puissance, par le fait des combustions dont elle a été le siège pendant ses travaux antérieurs, une force qui devient acte lorsqu'on l'excite par un poids plus lourd à soulever, soit $(A + B)$. Au contraire, lorsqu'il n'était capable de soulever que A, l'excitation de $(A + B)$ n'avait point d'écho, et la cellule musculaire, après de vains efforts qui l'avaient fatiguée et qui à la longue auraient pu la léser et lui faire perdre sa capacité de soulever A, retombait inerte.

Ce que nous supposons pour une cellule musculaire unique qui constituerait la totalité du muscle se passe dans la cellule nerveuse qui, elle, emmagasine une certaine quantité d'influx nerveux représenté par B, alors que sa capacité antérieure était de A.

En définitive, cette cellule nerveuse produira un rendement d'influx représenté par $A + B$.

Si l'on suppose n éléments dans la constitution totale du cerveau, nous aurons comme rendement $n(A + B)$ d'influx.

Cet individu ainsi doué pourra, par la suite, ne mettre en branle ou n'accumuler qu'une minime portion de cet influx, et cela par suite de mille circonstances que l'on rencontre dans la vie, soit parce qu'il manquera de mobile pour agir comme l'ambition, soit parce que les nécessités sociales vou-

dront qu'il ne puisse se livrer aux divers travaux qu'il pourrait effectuer à l'aide de cet influx emmagasiné ou susceptible d'être emmagasiné, soit enfin parce que la volonté lui manquera pour rompre le cercle d'inertie dans lequel il est enserré par sa constitution physique, soit encore parce que une vie de plaisirs, de débauches ou autres conditions ne lui laisseront pas le loisir de vouloir et par suite de pouvoir.

S'il se trouve dans de bonnes conditions pour dépenser en travaux scientifiques ou littéraires, en un mot en manifestations de cérébralité, une portion de $n(A + B)$ de l'influx nerveux qu'il a emmagasiné dans son cerveau, (portion telle qu'elle dépasse la moyenne de l'influx nerveux dépensé par la généralité des cerveaux humains, soit K , cet homme sera dans la catégorie des cerveaux à puissance intellectuelle très forte ; il aura du talent, il aura du génie.

Mais si l'on suppose un autre individu ayant $(n + \alpha)$ cellules cérébrales nerveuses et que l'on suppose toujours l'influx de chaque cellule représenté par $A + B$, la totalité de son influx sera représentée par $(n + \alpha)(A + B)$, et cet individu avec moins de travail que le précédent, avec moins d'exercices antérieurs, sans effort qui nécessite l'emmagasinement dans chaque cellule nerveuse d'une parcelle si petite soit-elle d'influx, cet individu, dis-je, mis dans les mêmes conditions extérieures que le précédent, produira donc sans effort, sans fatigue, un travail cérébral qui représentera sa puissance cérébrale et qui sera tarifé à la valeur de $(n + \alpha)(A + B)$.

Si nous supposons $(n + \alpha)(A + B)$ dépassant la moyenne de l'influx nerveux dépensé par le premier individu ci-dessus envisagé, nous voyons que ces deux cerveaux ont théoriquement du talent ou du génie, et cependant le poids total du cerveau du premier est inférieur au poids total du cerveau du second, puisque nous avons supposé les éléments cellulaires cérébraux représentés d'une part par n et d'autre part par $(n + \alpha)$.

Cet exposé nous rend compte des exceptions en apparence contradictoires avec la loi de la proportionnalité des éléments cellulaires; elle nous permet de conclure que tout individu à cerveau pesant a une cérébralité plus puissante que celle d'un individu qui n'a qu'un cerveau d'un poids plus léger, et par suite, que la cérébralité de la femme est histologiquement inférieure à celle de l'homme.

Mais pour arriver à notre démonstration, nous avons dû supposer que le cerveau de l'homme était, à l'origine, d'un poids brut supérieur à celui de la femme. Pour l'affirmer, nous sommes parti de ce fait que les données actuelles de l'anatomie nous enseignent que le poids du cerveau normal de l'homme est en moyenne de 1182 gr., 1093 chez la femme, d'après Sappey; tandis que pour Broca, il est de 1157 gr. chez l'homme et 995 pour celui de la femme.

Donc la différence de poids brut que nous avons supposée à l'origine des âges existe bien aujourd'hui. Il nous faut démontrer que ce n'est pas l'habitude et le travail qui ont créé cette différence. Sans doute le poids a pu et a dû augmenter par l'exercice, mais une différence a existé certainement au début, parce que pour nous, c'est une question de supériorité, et tout à l'heure nous essaierons de démontrer que le poids cérébral constitue bien une marque de supériorité.

D'ailleurs l'homme n'a-t-il pas été, dès le début, supérieur à la femme, puisqu'il lui a imposé ses lois?

En effet, comment comprendre le cerveau à l'origine humaine? Ou bien le cerveau féminin était d'un poids inférieur et alors tout est démontré, ou bien son poids était supérieur ou égal à celui de l'homme.

Je dis que le cerveau féminin ne peut avoir eu un poids ni supérieur ni égal à celui de l'homme, parce que le fort a toujours fait la loi au faible, l'intelligence à l'idiotie, d'où il suit que l'intelligence se mesurant, comme nous l'avons supposé

précédemment, et comme nous essaierons de le démontrer tantôt, au poids brut de la matière cérébrale, l'homme n'aurait pu raisonnablement diriger la femme et la soumettre à sa volonté : l'inverse aurait eu lieu.

En établissant les choses ainsi, j'enlève le meilleur argument à ceux de nos modernes qui proclament que la femme est ce qu'elle est par suite de préjugés, d'éducation, de convention.

Si la femme n'avait pas été faite inférieure à l'homme, ou tout au moins si la femme avait été créée son égale, comment expliquer cette première convention au sein du premier couple, convention nécessaire d'ailleurs, d'après laquelle la femme, supérieure ou égale à l'homme, se serait soumise à lui, elle, trésor de grâce et de beauté physique, alors que l'homme n'aurait eu en partage ni la force physique ni la puissance intellectuelle !

Cette première convention créant un premier préjugé est contraire à la raison et plus inexplicable que les prétendus préjugés à la faveur desquels la femme aurait été faite ce qu'elle est.

Dès lors, ayant été créée au début faible et avec un cerveau plus petit que celui de l'homme, la femme va se développer à côté de son seigneur et maître, et, dans la suite des âges, elle transmettra à ses descendants les caractères primitifs qu'elle a reçus. Ces caractères primitifs pourront, je le veux bien, recevoir alors un contre-coup des préjugés de l'éducation, de la manière d'être qui caractérise chaque génération, mais il n'en reste pas moins acquis que sa situation au premier âge de la vie humaine est celle que nous constatons aujourd'hui, où, toutes choses ayant progressé, la femme d'aujourd'hui est supérieure à celle d'alors, comme l'homme d'aujourd'hui l'emporte sur celui d'alors.

Pourquoi doit-il en être ainsi ? En vertu de la loi du progrès qui régit tous les êtres et les emporte dans les tourbillons de la vie vers un idéal inconscient mais irrésistible qui fut

jeté sur leur route comme raison de leurs aspirations et de leurs souffrances.

Donc le cerveau de l'homme a toujours eu un poids brut supérieur à celui de la femme et, par suite, une capacité cérébrale plus forte et indépendante du développement que lui ont fait subir l'éducation, la sociabilité, etc.

Siège de l'intelligence. — Mais est-on bien sûr que le cerveau est le siège de l'intelligence? Quelle est cette partie du cerveau? Peut-on dire que la différence de poids indique une supériorité?

Je ne crois pas qu'il soit besoin de démontrer que le cerveau est le siège de l'intelligence; tout le monde est d'accord sur ce point.

Je me permettrai cependant de rappeler que «chez un chien, la destruction de 2 hémisphères cérébraux produit une lésion permanente de l'intelligence. Au contraire, après l'ablation de la plus grande partie de l'écorce grise d'un seul hémisphère, l'intelligence demeure à peu près normale» (Goltz).

Goltz explique ce fait comme Flourens: «L'hémisphère cérébral conservé supplée les fonctions de l'hémisphère enlevé. L'unique symptôme est une sorte de fatigue rapide de l'organe». (Jules Soury, *Fonctions du cerveau*, p. 114).

Mais où siège l'intelligence, qui n'est qu'une abstraction et la résultante de toutes les perceptions?

Il est clair que, malgré la doctrine des localisations cérébrales qui s'est imposée aujourd'hui, une abstraction ne se localise pas, et Munk a répondu à cette question: Où est le siège de l'intelligence? : «L'intelligence a son siège partout dans l'écorce cérébrale et nulle part en particulier, elle est la somme en effet et la résultante de toutes les images ou représentations issues des perceptions des sens. Toute lésion de l'écorce du cerveau altère l'intelligence d'autant plus profondément

que la lésion est plus étendue, et cela toujours par la perte de ces groupes d'images ou représentations simples et complexes qui avaient pour fondement les perceptions du territoire cortical lésé, etc. (Ueber die functionen der Grosshirnrinde, p. 59 et suivantes, 2^e édition, 1890).

Donc, Munk, comme Goltz, fait siéger l'intelligence partout dans l'écorce cérébrale et pas dans le lobe frontal en particulier : cependant tout semble indiquer que le lobe frontal est spécialement affecté à cette fonction supérieure. D'ailleurs, Gratiolet a démontré lui-même « que les races inférieures présentent une prédominance marquée de la région occipitale et que chez elles les sutures se soudent prématurément en commençant par la région frontale, tandis que chez les races supérieures cette dernière région est la plus développée et celle dont les sutures se ferment en dernier lieu. » (Séance du 21 février 1861. *Bulletin*, t. II, p. 66 ou t. I, p. 397).

Toutefois, Gratiolet refusa de concéder à Broca cette localisation et il lui contesta les généralisations que ce dernier crut tirer de ses pesées.

Gratiolet pensait « que les pesées de tout l'encéphale n'ont point de valeur, parce qu'elles comprennent des régions qui ne prennent pas part à l'intelligence. » (Séance du 18 avril 1868).

Mais Broca ne se contenta point des pesées de l'encéphale et, comme le fait remarquer Testut « sur un grand nombre de sujets de différents âges (242 H. — et 116 F.), il a isolé les uns des autres les différents lobes et il les a pesés séparément, s'appliquant toujours, avec l'esprit de méthode qui le caractérisait, à employer constamment les mêmes procédés, condition indispensable pour obtenir des résultats comparables entre eux. » (Anat. *Système nerveux*, p. 447, 2^e édition).

Les poids absolus sont donnés par le tableau suivant, emprunté à M. Testut.

	LOBES			Total
	Frontal	Occipital	Temporo-pariét.	
Hommes de 25 à 45 ans.	502	111	552	1165
— de 70 à 90	429	112	448	995
Différence.	73	1	94	166
Femmes de 25 à 45 ans.	429	100	482	1011
— 70 à 90	392	91	416	899
Différence	37	9	66	112

M. le docteur Parisot (*Bulletin de la Société de médecine de Nancy*, 1867-68) avait procédé à des recherches sur 32 individus, 16 hommes de 31 à 76 ans et 16 femmes de 19 à 66, pris au hasard parmi les sujets destinés aux études anatomiques, en éliminant cependant les individus morts d'affections des centres nerveux, et il en était arrivé à conclure: «Le crâne est plus volumineux chez l'homme que chez la femme; sa capacité est notablement plus grande chez l'homme que chez la femme, l'encéphale pèse 70 gr. de plus chez l'homme et la différence porte presque uniquement sur le cerveau (H. = 1 k. 124; F. = 1 k. 059.)»

De ces expériences cependant nous devons retenir ce fait: l'encéphale entier et chacune de ses parties sont d'un poids brut supérieur chez l'homme. Il importera donc fort peu, pour notre démonstration ultérieure, que nous fassions siéger l'intelligence dans quelque lobe que ce soit, puisque nous pourrions toujours tabler sur le poids brut de la matière encéphalique.

Mais on pourrait nous objecter que dans ces différentes parties il y a à considérer à la fois la substance blanche et la substance grise et, selon que l'une ou l'autre est préposée à la fonction cérébrale, on pourra avoir des résultats différents.

D'abord, retenons ce fait que la somme des poids des deux substances est plus grande dans le cerveau masculin. D'autre part, on a pu se convaincre que la substance grise était plus abondante chez l'homme, et on est arrivé à ce résultat à l'aide de coupes et de la méthode des pesées qui ont permis à M. Baistocchi (Sul peso specifico dell'encefalo humano, sue parti e dell midollo spinale e sulla determinazione quantitativa della sostanza bianca e della grigia, *Riv. speriment. di Fren.*, 1884, X, p. 193) d'arriver aux conclusions suivantes, dont j'emprunte les données à M. Jules Soury (*Fonctions du cerveau*, p. 330 et 331) :

« Le poids spécifique de la substance des hémisphères dépasse toujours celui de la substance grise. La première représente environ 74 o/o de l'encéphale.

»Au début de la seconde moitié de la vie intra-utérine, la substance grise subit un accroissement considérable, puis ce décroissement se ralentit et le développement ultérieur de l'organe a lieu au profit de la substance blanche.

»Chez le fœtus à terme, l'épaisseur de la substance grise est peu inférieure à celle de l'adulte.

»Le poids de la substance blanche des hémisphères atteint son maximum de 51 à 60 ans, celui de la substance grise de 40 à 50 ans.

»Quant au sexe, la substance grise est en plus grande quantité chez l'homme, la substance blanche chez la femme. La diminution, avec l'âge, de la quantité de substance grise est manifeste. La quantité notablement plus considérable de la substance blanche en regard de la grise, le chiffre élevé de son poids spécifique, ne doit point faire croire qu'elle est réservée à de hautes fonctions psychiques, « ces caractères de supériorité apparente dépendent peut-être de l'abondance de la névroglie. »

Pourquoi cette dernière assertion ? Sur quoi repose-t-elle ?

MM. Lussana et Lemoigne n'ont-ils pas écrit, en 1877 : « Que la substance blanche constitue des centres nerveux qui ont une part active dans l'innervation motrice (pédoncules), sensitive (moelle allongée), visuelle (lame optique), instinctive et intellectuelle (cerveau). (*Des centres moteurs encéphaliques*, t. I, p. 388).

Il faut cependant trancher la question pour que nous ayons le droit de tabler sur le poids brut de la matière-cérébrale dans l'établissement de la cérébralité.

Si l'on ne veut admettre que la substance grise préside seule à l'élaboration des actes intellectuels, personne ne songera à contester qu'elle fasse partie intégrante de l'appareil « cérébralisant ».

Dès lors il faut admettre, comme Lussana et Lemoigne, que la cérébralité est fonction à la fois de la substance grise et de la substance blanche.

Cette assertion ne peut changer en quoi que ce soit l'élaboration de notre démonstration : la cérébralité est fonction du poids de la substance cérébrale, attendu que substance blanche et substance grise réunies sont d'un poids brut supérieur chez l'homme.

Il ne faudra pas dire toutefois que dans la substance blanche de l'homme, il y a moins d'éléments cellulaires, puisque le poids spécifique de cette substance est inférieur à celui de la même substance chez la femme : ce qui veut dire qu'un même volume de substance a un poids brut supérieur chez l'homme.

Voici d'ailleurs, d'après Baistrocchi, le tableau du poids spécifique moyen de l'encéphale et de ses parties et de la moelle épinière, que j'emprunte à M. Jules Soury (p. 331) :

	Hommes	Femmes
Substance blanche des hémisphères . .	1,0273	1,0289
Substance grise	1,0206	1,0239
Encéphale entier	1,0265	1,0338
Manteau	1,0278	1,0285
Corps striés et couches optiques . . .	1,0453	1,0446
Mésocéphale et cervelet	1,0479	1,0554
Moelle épinière	1,0387	1,0348

Donc, quelque théorie que nous adoptions touchant le siège de l'intelligence, celle de Flourens, adoptée par Goltz, qui la localise dans toute la substance grise ; que nous adoptions celle de Broca, qui la localise dans la substance grise du lobe frontal ; que nous adoptions celle de Lussana et Lemoigne, qui ajoutent au fonctionnement la substance sous-jacente ; en un mot, prise en bloc ou en partie, la substance cérébrale qui fonctionne est supérieure chez l'homme et nous avons pu précédemment tabler sur le nombre des éléments cellulaires pour établir une différence de cérébralité.

Le nombre des éléments est une supériorité. — Maintenant il faut nous demander si le nombre des éléments, par suite le poids cérébral, constitue bien une supériorité.

Si nous voulons étudier les expériences faites sur les animaux, nous risquerions fort de ne pas nous former une opinion ferme. C'est ce qui résulte d'une note lue par M. Colin à l'Académie des sciences, dans sa séance du 10 janvier 1870: «En somme, dit-il, il n'y a pas, chez les animaux, de relation exacte entre le volume de l'encéphale et le degré de l'intelligence constaté par l'observation. Conséquemment, les animaux seraient mal classés au point de vue psychologique, s'ils l'étaient d'après le poids de leur centre nerveux.»

Il faut donc étudier le système cérébral de l'homme seul.

Pour arriver à notre démonstration, il faudrait envisager deux solutions possibles pour l'évaluation de la cérébralité et se demander : 1° La différence que l'on observe et qui a existé à l'origine de la famille humaine est-elle due à des qualités spéciales de structure des éléments cellulaires ? 2° Est-elle bien due à la seule différence de nombre des éléments cellulaires ?

La qualité des éléments échappe au microscope et à toutes les méthodes des recherches histologiques, la qualité morbide mise à part. Nous devons donc nous rejeter sur le nombre des éléments que nous ne pouvons d'ailleurs qu'évaluer approximativement par les pesées, en partant toutefois de ce fait que leur distribution est uniformément répartie dans toute la substance cérébrale active ou du moins dans un rapport toujours constant avec ce qui n'est pas elle

Ces considérations peuvent ne pas satisfaire l'esprit : cela tient à l'impossibilité où nous nous trouvons d'évaluer le nombre des éléments, leur poids partiel ou du moins leur poids total.

Le professeur Lordat, de Montpellier, a spirituellement comparé l'homme à une étoile qui décrit une orbe parabolique : « de même que l'éclat de l'astre grandit à mesure qu'il s'approche de son foyer et décroît en suivant la seconde partie de sa courbe, de même la vigueur physique et les facultés mentales de l'homme se développent jusqu'à un certain âge et s'affaiblissent graduellement dans la vieillesse. » Beard, de New-York, a même fait une paraphrase savante de cette idée (*Annales médico-psychol.* 1871. II. Dagonet). Ne pouvons-nous pas vérifier si le cerveau, dans son développement et dans sa décrépitude, suit le mouvement des facultés mentales ?

Nous n'avons qu'à nous reporter au travail de M. Baistrocchi (1884), dont nous rapportons les conclusions par la plume de M. Jules Soury.

Nous y voyons que le poids de la substance blanche des hémisphères atteint son maximum de 51 à 60 ans ; celui de la substance grise de 40 à 50 ans... La diminution avec l'âge de la substance grise est manifeste. On n'y parle pas de substance blanche, ce qui fait supposer que pour lui la substance grise est seule en rapport avec la cérébralité.

D'autre part, si nous consultons le résultat des expériences faites par le docteur Meynert sur 157 cerveaux (analyse de M de Foville, *Annales médic. psychol.* 1869), nous y voyons : « La moyenne du poids total chez l'homme est à la moyenne du poids total chez la femme, comme 100 est à 90,72. C'est dans la période du plus grand développement cérébral que la différence est plus considérable. La période où le cerveau a acquis le poids total le plus considérable est celle de 30 à 40 ans chez l'homme ; chez la femme, ce maximum de poids n'est atteint que passé 40 ans. »

Donc on peut dire que le développement de la substance cérébrale décrit, comme les facultés intellectuelles, une orbe parabolique, à l'état normal.

Voyons à l'état pathologique, c'est-à-dire lorsque les facultés intellectuelles subissent des éclipses partielles ou totales : nous voulons envisager les idiots, les crétins, les imbéciles et les fous.

L'éclipse des facultés intellectuelles peut se produire dans la période où les organes ne sont pas complètement développés ou bien à une date ultérieure.

Dans le premier cas, on a affaire à des imbéciles, des idiots, des crétins par arrêt de développement du cerveau, c'est ce que l'expérience a pu vérifier. Quelquefois le cerveau est manifestement plus petit (microcéphale), quelquefois le crâne est volumineux, mais le cerveau est atrophié en partie ou en totalité, ou bien le cerveau remplit toute la boîte crânienne, mais la substance cérébrale est refoulée vers les parois par du

liquide (hydrocéphale). En définitive, le poids total est bien inférieur à la normale.

Si l'éclipse des facultés intellectuelles se produit après le développement supposé intégral des différents organes, on peut constater encore que la substance cérébrale est d'un poids inférieur à celui des cerveaux sains. C'est ce que le docteur Meynert a mis en lumière dans les mêmes recherches dont nous parlions tantôt : « La différence de poids causée par les différentes formes de folie chronique affecte les trois régions du manteau cérébral, cette diminution est pour chacune de ces régions plus considérable chez la femme que chez l'homme; c'est pour la région frontale que cette différence est plus accusée et pour la région pariétale qu'elle l'est moins. »

Si maintenant nous voulons demander au poids spécifique de la substance cérébrale chez l'homme sain et chez les aliénés un surcroît de preuves, écoutons les conclusions que M. Morrelli (de Turin) tire des observations qu'il a commencées au manicomie de Macérata en 1880 (Jules Soury, *Fonctions du cerveau*, pag. 336) : « Le poids spécifique du cerveau des aliénés est en moyenne supérieur à celui des individus sains d'esprit. Le cervelet, le mésocéphale des aliénés possèdent une densité spécifique proportionnellement supérieure à celle des hémisphères cérébraux par rapport à ce qui s'observe chez les individus sains d'esprit.

» Le poids spécifique de la substance cérébrale est généralement plus élevé pour les cerveaux et pour le cervelet de petit volume et d'un poids absolu décidément inférieur.

» Les femmes aliénées présentent un poids spécifique du cerveau et du tubencéphale (c'est-à-dire du cervelet, du pont de varole et du bulbe rachidien) supérieur à celui des hommes aliénés, comme c'est le cas chez les individus sains d'esprit.

».....La folie tend en général à augmenter le poids spéci-

fique du cerveau, spécialement dans les périodes intermédiaires de la vie.»

Ce qui veut dire que le cerveau devient de moins en moins pesant à mesure que l'aliénation se développe ; autrement dit, il y a atrophie progressive de sa substance.

Donc, en résumé, le cerveau est l'organe des fonctions intellectuelles. Quelles que soient les parties qui fonctionnent, substance grise ou substance grise et substance blanche à la fois, lobe frontal ou encéphale entier, nous pouvons dire que chez l'homme le poids brut de ces différentes parties est plus grand que chez la femme. On peut considérer l'intelligence comme fonction de ce poids, et par suite nous pouvons assimiler les cellules nerveuses à des éléments qui fabriquent l'influx. Comme, dans une batterie, le nombre des éléments (de capacité égale d'ailleurs) fait la puissance de la charge, nous pouvons conclure : la charge nerveuse cérébrale chez l'homme (cérébralité) est supérieure à celle qui peut se produire chez la femme.

La puberté est-elle la véritable division de notre être ? — Jusqu'ici donc nous avons pu supposer que les cellules nerveuses avaient une capacité identique chez l'homme et chez la femme avant la puberté, — qu'à partir de cette transformation, de par le fonctionnement des organes génitaux, cette capacité devenait moindre d'une part parce que la cellule de l'homme augmentait d'une quantité égale à ϵ et celle de la femme diminuait d'une quantité égale à β .

Ce que nous avons essayé de faire ressortir de l'exposé brutal des faits physiologiques envisagés au simple point de vue théorique va s'extérioriser davantage encore, si possible, lorsque nous allons entrer plus avant dans les faits.

Nous avons affirmé que la cérébralité chez l'homme était plus puissante que chez la femme pour trois raisons :

1° Parce que son cerveau était plus pesant et par suite contenant α cellules cérébrales en plus que chez la femme.

2° Parce que la capacité de chacune des cellules cérébrales, égale jusqu'à la puberté dans les deux sexes, augmentait chez l'homme par suite de la fonction de glande vasculaire sanguine du testicule.

3° Parce que dès cet instant même la fonction menstruelle enlevait à la cellule nerveuse féminine une quantité β d'influx nerveux, et que par le fait la différence totale était représentée en dernière analyse par l'équation suivante :

$$(N + \alpha) - (N - \beta) = \alpha + \beta.$$

Considérons l'homme et la femme avant la puberté et soit $(n + \alpha)$ les éléments du cerveau du premier et n ceux de la seconde. Nous avons supposé l'influx nerveux de chaque cellule identique dans les deux sexes et nous avons vu que la capacité nerveuse totale, considérée brutalement, indépendamment de toutes les causes qui peuvent l'augmenter, était, en naissant, supérieure chez l'homme qui possède plus d'éléments cellulaires.

Il en devrait ressortir, ce me semble, un fait, c'est que l'homme est plus précoce que la femme. L'expérience démontre le contraire, puisque sa puberté est plus tardive, son intelligence moins précoce et moins vive et son corps moins rapidement développé.

Cette considération est assez troublante pour qu'il soit possible de se demander si l'on ne doit pas renoncer à s'appuyer sur le poids brut de la matière cérébrale pour établir une cérébralité différente.

A cela je répondrai que la contradiction n'est qu'apparente parce qu'une cellule cérébrale, pour fonctionner, doit d'abord être suffisamment développée et ensuite suffisamment chargée.

Pour que la cellule soit suffisamment développée, il faut que l'influx nerveux de développement soit à une tension suffi-

sante et cette tension sera plus vite obtenue chez la femme que chez l'homme, puisque le nombre des éléments est moindre chez elle ; car, en vertu de la théorie du chargement d'une batterie nerveuse, la quantité d'influx répartie également à un moment donné sur toutes les cellules est moindre dans chacune d'elles chez l'homme.

En vertu du même équilibre qui se produit dans la charge des divers éléments, le potentiel pubérin est plus vite obtenu chez la femme que chez l'homme, d'où puberté plus précoce chez elle.

Cette puberté que j'ai prise comme base de ma démonstration, en deçà de laquelle la femme paraît plus cérébrale que l'homme, au delà de laquelle l'inverse a lieu, cette puberté, dis-je, est tellement le point critique de sa cérébralité, que jusqu'alors on voit dans les deux sexes un certain degré d'uniforme débilité ou d'infériorité de développement.

«C'est à la puberté», dit Ch. Robin «que les différences »vont se trancher (voix, constitution, habitudes, mobilité des »impressions, etc.). C'est que les ovules primitifs, en tant que »faisant partie de la constitution des ovaires et des testicules, »restent jusqu'alors à l'état de cellules ou d'unités anatomi- »ques, caractéristiques de leurs fonctions, mais n'ayant pas »encore fonctionné.»

C'est que, jusqu'alors, la sexualité ne s'était pas établie complètement et que par suite les deux facteurs «fonctions du testicule comme glande vasculaire sanguine et ovaire comme organe de congestion» n'étaient point entrés en ligne de compte.

D'autre part, les éléments cellulaires cérébraux vont continuer leur développement de façon à augmenter leur capacité nerveuse et ici l'éducation sociale va intervenir puissamment pour activer cet essor.

C'est que, selon la remarque de Ch. Robin, il n'y a pas syn-

chronisme entre le développement des appareils reproducteurs et celui des appareils encéphaliques de l'être humain.

L'appareil reproducteur se développe indépendamment de toute influence sociale par le seul fait du chargement nerveux spontané des cellules qui y président, tandis que l'appareil encéphalique comprend deux parties : une que l'on peut concevoir indépendante de toute influence sociale, c'est celle que j'ai prise pour base de démonstration ; l'autre qui reçoit le contre-coup des mœurs, des coutumes, des climats, des milieux, c'est celle qui pétrit et façonne à tel point la première qu'elle la confond avec elle et la rend méconnaissable au point de falloir recourir aux dissociations que commande l'exposé des faits pour la concevoir et l'expliquer.

Cette dissociation est tellement nécessaire, importante, que par elle nous pouvons saisir les cas complexes, où, par un cercle vicieux, le développement des organes reproducteurs devant précéder le développement des organes encéphaliques, c'est au contraire l'accroissement de l'encéphale qui donne un coup de fouet aux instincts qu'éveille le développement des organes génitaux.

Écoutons M. Ch. Robin dans son article sur la Fécondation : « L'éducation sociale amène chez l'homme l'accroissement de l'ensemble de l'encéphale et, par suite, celui de ses parties qui sont en rapport anatomique et fonctionnel avec les organes génitaux, plus vite que n'a lieu l'évolution de ceux-ci.

» Bien que, dès la première enfance, les différences existant entre ces parties sur le mâle et sur la femelle entraînent des dissemblances dans les pensées et les actes des individus des deux sexes, le fait social précédent est loin d'être sans conséquences. Il a pour résultat d'amener l'instinct sexuel — sentiments et désirs à la fois — à se prononcer avant que l'ovaire et les ovules, le testicule et les spermatozoïdes, ainsi que les autres organes générateurs ne soient développés convenable-

ment. De là surtout un usage anticipé, soit par une véritable copulation, soit par onanisme.»

Voilà donc les avantages que procurent, au point de vue cérébral, la sociabilité, l'éducation, les préjugés, qui ont fait, a-t-on dit, l'apparence de supériorité cérébrale de l'homme sur la femme.

Ne faudrait-il pas y voir une cause réelle d'infériorité dans certaines circonstances, puisque l'homme se trouve exposé à détourner de son but un influx nerveux qu'il dépense en pure perte ou plutôt pour sa perte avant son complet développement?

Faut-il, dès lors, regretter que la femme ne soit pas suffisamment exposée aux mêmes causes de déperdition nerveuse?

Toutes les considérations développées jusqu'ici nous expliquent la résistance différente, suivant les individus, du système nerveux aux assauts répétés que lui livrent les différentes causes physiques et morales, auxquelles l'homme s'expose ou est exposé naturellement par le seul développement de son activité libre et souvent déraisonnable.

On peut, dès lors, prévoir combien les mœurs, les coutumes, les conventions, les civilisations, en un mot, pourront amener de transformations désavantageuses de ce type primitif.

En supposant que rien dans notre organisme ne pût se détraquer et retentir sur notre cérébralité, nous pouvons déjà annoncer que la femme ne pourra abuser aussi longtemps de son cerveau dans des travaux intellectuels sans qu'il en résulte pour elle une décharge nerveuse hâtive et, par suite, l'état d'aliénation à un degré quelque faible qu'il soit.

Ce n'est là d'ailleurs qu'une vue de l'esprit, puisque, dans la réalité, les choses ne se passent pas aussi simplement, le système nerveux ne pouvant souffrir sans appeler les cris de souffrance des divers autres appareils et souvent le cri du sys-

tème nerveux est la réaction morbide de l'état de souffrance des autres organes. En effet, notre organisme n'est-il pas formé d'une infinité de cellules plus ou moins différenciées et provenant d'une cellule unique constituée par le « pronucleus mâle et le pronucleus femelle » qui s'est formée après la fécondation ?

Cette cellule unique par multiplication a donné naissance à d'autres cellules qui, par différenciation, ont produit nos divers tissus et les divers liquides qui les imprègnent.

Chacune des cellules de l'adulte a ses caractères propres qui marquent le progrès de la cellule primitive depuis la cellule embryonnaire jusqu'à la cellule nerveuse, en passant par les cellules musculaires, conjonctives ou sanguines.

Chacune de ces cellules joue un rôle déterminé dans l'harmonie de l'acte vital normal de l'individu. Toute cause qui porte atteinte au bon fonctionnement de l'une d'elles retentit d'une certaine façon sur les autres et l'état de maladie se trouve constitué suivant les transformations subies par elle.

On peut classer les éléments cellulaires sous quatre groupes principaux :

- 1° Les cellules du système de relation et de reproduction ;
- 2° Les cellules du système digestif et de ses annexes ;
- 3° Les cellules du système circulatoire, auxquelles je joindrai les cellules du système respiratoire qui ont pour but de vivifier les éléments sanguins.
- 4° Les cellules du système nerveux.

Au premier rang des fonctions physiologiques, on doit placer la fonction digestive, qui tient sous sa dépendance les phénomènes d'assimilation, d'où dépendent toutes les autres fonctions, car pour jouer un rôle quelconque il faut au moins exister, et l'individu ne peut continuer à exister sans fournir à ses éléments des matériaux d'entretien par l'assimilation.

Le système de locomotion ne fonctionne que si le système digestif est en bon état ; toute cause altérant le système digestif

arrête ou bouleverse la nutrition du système de locomotion et, par suite, doit retentir sur le fonctionnement ultérieur de ce système manquant de l'énergie nécessaire ou dégénéré par l'impossibilité pour ses éléments de se nourrir et de se reproduire.

Mais, d'autre part, ce système locomoteur (os, muscles et annexes) bien constitué ne pourra se mouvoir que si le moteur nerveux n'est ni affaibli, ni supprimé : d'où l'on peut entrevoir le rôle du système nerveux sur le système locomoteur.

Mais ce système nerveux, lui, qui représente la cellule la plus parfaite, ne peut fonctionner que s'il a pu se former ou que si, étant formé, les éléments cellulaires sont suffisamment approvisionnés d'éléments nutritifs que lui donne le système alimentaire en première ligne que lui apporte le système circulatoire en dernière analyse.

Donc le système nerveux, dans son fonctionnement, est sous la dépendance du système alimentaire et du système circulatoire, et toute altération de ces dernières retentira sur le premier.

Mais, d'autre part, les lésions du système nerveux peuvent retentir également sur les autres systèmes par l'innervation vaso-motrice ou viscérale, la première dans l'acte de l'équilibration de la chaleur animale, la seconde dans l'acte des échanges nutritifs, y compris l'oxygénation.

Cet exposé nous expliquera comment un individu ayant hérité de ses parents de qualités particulières pourra développer ces qualités en les faisant progresser, ou les faire dégénérer en les faisant rétrocéder, selon la formule de Darwin, qui veut que le progrès ne soit point fatal pour l'individu, mais fatal pour l'espèce.

Cela nous expliquera comment les excès de tout ordre (excès génésiques, alimentaires, surmenage), en portant atteinte tour à tour à l'acte nutritif d'une espèce particulière de cellules, pourra avoir son contre-coup sur telle ou telle autre espèce, en particulier sur le système nerveux, le seul que je veux retenir ici aujourd'hui.

TYPE ACQUIS

Puisque tous ces systèmes sont solidaires et que toute atteinte au bon fonctionnement de l'un doit troubler le fonctionnement de l'autre, nous pouvons prévoir d'abord, puis étudier sur le fait ensuite, l'atteinte que l'état de maladie pourra bien porter au système nerveux cérébral qui fait l'objet de notre étude.

Il est certain d'ores et déjà, d'après les données précédentes, que l'état de maladie sera plus vite constitué chez la femme et retentira plus rapidement sur ses facultés psychiques, puisque le nombre des éléments à intoxiquer est moindre, puisqu'il faudra en détruire un moins grand nombre pour arriver à l'état de maladie qui va modifier son type primitif.

Mais il ne suffit pas de dire : voilà ce que nous avons établi doctrinairement parlant, voilà ce que nous en faisons découler par déduction. Il faut encore que les faits viennent confirmer ce que l'esprit a pu concevoir, pour ne pas voir s'effondrer tout l'échafaudage si péniblement construit à l'aide de statistiques et d'expériences, sans quoi il n'en pourrait rien découler au point de vue pratique.

Dès lors nous aurions raisonné pour le plaisir de sophistiquer, et ne pouvant relier le passé, qui est le type primitif, au présent, qui est le type acquis, contenant à la fois le type primitif et les réactifs qui l'ont transformé, nous retomberions écrasé sous le poids de notre impuissance, désespéré comme Sisyphe de ne pouvoir porter sur la montagne de nos efforts le rocher toujours roulant de nos tentatives irréalisables !

Et cependant notre esprit aurait entrevu qu'il y a une différence de résistance entre l'homme et la femme vis-à-vis des maladies qui troublent plus ou moins notre humaine raison ! Et cependant nous aurions entendu dire à nos pères, qui le tenaient de leurs pères, que la femme est un être faible, impressionnable et beaucoup moins résistant que l'homme à toutes les causes extérieures de dépérissement !

Dans cette lutte entre ce qui est... quoique indémontrable... et ce qui fut... quoique démontré, nous nous débattrions en vain, anéanti par l'insuccès de nos recherches de l'intermédiaire qui manque, mais que notre esprit croit pouvoir faire découler de ce qui fut et de ce qui est.

A chaque instant, nous entendrions chuchoter à nos oreilles : « ce qui fut n'est plus par le développement naturel des choses ; ce qui est, les préjugés, l'éducation, les mœurs, en un mot les civilisations, l'ont créé. »

Supprimez les préjugés, l'éducation, et la distance qui sépare « ce qui fut » de « ce qui est » sera franchie, les deux éléments ayant marché à la rencontre l'un de l'autre.

Nous connaissons « ce qui fut » et nous avons dit qu'il est le *substratum* de « ce qui est ».

Si la confusion n'est pas totale, nous pourrions dégager ce *substratum*, et voilà pourquoi nous allons étudier « ce qui est ».

CE QUI EST

Ce qui est, ce sont les maladies ; ce qui est, c'est l'influence prépondérante de l'hérédité dans les maladies nerveuses surtout, suites d'épuisements nerveux. Ce qui est, c'est la résistance différente des individus aux différentes causes morbifiques. .

Voyons si la femme se défend aussi bien que l'homme, si

les cerveaux fatigués, épuisés, sont plus ou moins vite déséquilibrés et tâchons de démontrer par le fait ce que nous avons annoncé par déduction des connaissances précédemment établies.

Dans le développement de nos considérations ultérieures, nous partirons du sang, qui est la substance même de nos tissus « sous forme d'aliments remaniés par voie de dialyse et de fermentation. » (Yves Delage, *De l'hérédité*, p. 802).

Sachant que les variations dans la composition du sang peuvent modifier la constitution physico-chimique de nos cellules et leurs propriétés, nos tissus peuvent être adultérés :

1° Parce que le sang trop abondant comprime les tissus (congestion).

2° Parce qu'ils ne reçoivent pas un sang suffisamment abondant ou suffisamment chargé de principes nutritifs (anémie, chlorose).

3° Parce que le sang suffisamment abondant charrie avec les principes nutritifs des substances délétères qui tuent les éléments ou empêchent les phénomènes de dialyse (intoxications, maladies infectieuses).

4° Parce que le sang se charge de principes de désassimilation qui, s'ils ne sont pas éliminés, deviendront nuisibles aux éléments cellulaires (rhumatisme, goutte, obésité, Bright, etc.).

MALADIES AIGUES

Nous étudierons donc : 1° la *congestion*, 2° l'*anémie*, 3° les *intoxications externes*, et 4° les *intoxications internes* et leurs conséquences intellectuelles.

1° *Congestion*. — Nous n'étudierons pas les causes qui peuvent produire la congestion, certaines n'agissent que sur des individus prédisposés (insolation, ivresse, refroidissement pé-

riphérique, mauvaise digestion, émotion morale vive) et elles se produisent dans les deux sexes dans une proportion difficile à déterminer si nous ne voulons pas envisager la plus grande facilité chez la femme à la réaliser par suite de la moins grande résistance de ses éléments cellulaires. Toutefois nous ferons remarquer qu'en dehors des lésions organiques (lésions du cœur) qui agissent aussi bien chez l'homme que chez la femme, certaines sont inhérentes au sexe qui y prédispose la femme : la constipation habituelle chez les femmes, et ensuite et surtout la congestion compensatrice d'un flux menstruel supprimé qui lui appartient tout entière.

Quelles sont les conséquences de la congestion ? « Si elle est légère, outre les phénomènes de céphalée, de langueur, nous avons des vertiges, une langueur intellectuelle et morale. Si elle est grave, il peut y avoir de l'agitation (insomnie, délire, rêvasseries, convulsions). Enfin les phénomènes de dépression peuvent être prédominants et conduire rapidement à la mort. » (Dechambre et Lereboullet., *Dict.*, page 297).

Donc, nous pouvons retenir : 1° langueur intellectuelle, 2° délire et convulsions, 3° ou bien coma.

2° *Anémie*. — Indépendamment des lésions organiques, comme les maladies de cœur et les hémorragies plus ou moins abondantes dues à des traumatismes, nous savons que certaines causes d'anémie sont liées à la constitution féminine : d'abord les hémorragies trop abondantes des menstrues qui anémient la femme dans certaines circonstances. D'autre part, au moment de la puberté, ne sait-on pas que chez elle un état anémique fonctionnel se développe souvent ? La chlorose, cette maladie si particulière à la femme qu'elle est inconnue chez l'homme, n'est-elle pas un état anémique ?

Or, que produit l'anémie du côté de la sphère intellectuelle ? « Elle se caractérise par l'abattement, la faiblesse, la somno-

lence (variété de coma) ou au contraire par des phénomènes d'excitation (vertiges, délire, quelquefois même convulsions) » (Dechambre et Lereboullet, p. 297).

Donc, ici encore, nous avons, comme dans la congestion : 1° abattement et langueur intellectuelle, 2° délire et convulsions, 3° somnolence (premier degré du coma).

3° *Intoxications. — Infections.* — Transportons-nous dans le domaine des maladies infectieuses que l'on rencontre dans les deux sexes et que nous pouvons considérer comme plus affaiblissantes chez la femme par suite du nombre des éléments cellulaires moins nombreux à intoxiquer, et nous voyons que le poison morbifique (typhoïde, variole, rougeole, scarlatine, rhumatisme aigu, etc.) produit sur l'organisme des effets analogues aux effets des deux causes précédentes, c'est-à-dire affaiblissement intellectuel, délire et convulsions, coma, puisque au premier degré ces maladies sont congestionnantes et anémiantes au deuxième degré.

4° *Intoxications internes.* — Enfin, si nous voulons passer dans la sphère des maladies par troubles vasculaires, c'est-à-dire par rétention des produits d'élimination : mal de Bright, goutte, obésité (qui parfois produit des troubles intellectuels et qui est plus particulière à la femme, surtout à la femme mariée et qui a eu des grossesses), diabète qui dans certains cas aussi produit de l'inaptitude au travail, du défaut d'attention, de la somnolence, nous voyons que dans certaines circonstances déterminées nous pouvons avoir aussi : 1° délire, 2° convulsions, 3° coma, 4° faiblesse intellectuelle.

Des considérations qui précèdent, nous pouvons conclure que le délire, les convulsions qui les accompagnent parfois ou les remplacent, le coma, accusent un trouble des facultés intellectuelles plus ou moins adultérées.

Nous sommes ainsi amené à étudier le délire, les convulsions, le coma, pour nous demander si ces manifestations de l'épuisement nerveux cérébral sont plus marquées et plus communes chez la femme.

1° *Délire*. — Qu'est-ce que le délire ?

« Dans la pratique on n'emploie ce mot que pour désigner les désordres des facultés mentales. Encore, lorsqu'il est seul, ne s'entend-il que du trouble des facultés purement intellectuelles, et il faut lui ajouter un autre mot pour lui donner un sens plus étendu : l'on dit alors délire des sensations, délire affectif, des actes (Ach. de Foville fils, art. *Délire*, page 1).

Le délire est-il un trouble du fonctionnement cérébral, de l'intoxication nerveuse ?

A l'état normal, l'esprit peut passer de l'état de repos à l'état d'activité de deux manières différentes ; ou bien spontanément par sa propre initiative, ou bien parce qu'il y est provoqué par une sollicitation venant du dehors, c'est-à-dire par une sensation.

Dans les deux cas, le cerveau est atteint, par conséquent l'on doit affirmer que le cerveau est le siège de tous les délires, mais tantôt dans son automatisme spontané (cérébralité), tantôt dans son rôle d'organe de réception et de réflexion (Ach. Foville, art. *Délire*). Comment se produit le délire ? Quelle en est sa pathogénie ?

« Un homme est en délire, dit Esquirol, lorsque ses sensations ne sont pas en rapport avec les objets extérieurs, lorsque ses jugements et ses déterminations ne sont point en rapport avec ses idées ; lorsque ses idées, ses jugements, ses déterminations sont indépendants de sa volonté (art. *Délire*, p. 5) ».

« On voit par cette courte description, dit de Foville, que chacune des opérations élémentaires de l'entendement est

susceptible d'être troublée, en sorte qu'il existe un délire des sensations, un délire de la pensée, un délire des actes.

Or, qu'est-ce qu'une sensation ? C'est le résultat de l'action des causes physico-chimiques extérieures sur les extrémités périphériques des organes de réception des individus. Or ces organes sont constitués par des éléments à constitution physico-chimique telle que toute excitation extérieure déclenche les forces mises en présence comme ferait le doigt d'un électricien appuyant sur le bouton pour établir le courant. Ce que l'on a appelé « la force fictive de l'influx nerveux » se met en mouvement et va s'accumuler dans les cellules nerveuses des centres pour y produire des effets en rapport avec l'énergie des causes qui ont produit la sensation, avec le nombre des éléments nerveux chargés de recueillir le produit de ces sensations, c'est-à-dire l'influx d'excitation.

Supposons un courant électrique d'une force telle que le fil conducteur soit impuissant à le conduire sans être volatilisé : le courant s'arrête aussitôt et la lampe qui éclairait déjà s'éteint.

Soit une excitation trop forte à la périphérie de nos organes, les éléments cellulaires dont la capacité est trop faible pour recevoir cet influx voient aussitôt la tension de cet influx s'élever au delà des limites voulues et une décharge se produit qui plonge aussitôt le sujet dans une dépression comateuse plus ou moins intense.

Si la sensation est moins forte, on aura du délire.

Or nous savons que la limite de la charge est plus vite atteinte chez la femme ; nous en pouvons déduire que le délire sera plus précoce chez elle, si toutefois les deux sujets (homme et femme) sont en ce moment bien portants tous deux ou malades au même degré ; cette considération n'est qu'une conception de l'esprit, car il est difficile de le vérifier à cause

de l'influence de l'hérédité nerveuse dont nous parlerons plus tard.

Nous avons vu que la cérébralité était la résultante des sensations. Nous comprenons que l'intensité des excitations (sensations) déterminent la cérébralité, et nous venons de voir que chez la femme cette intensité ne peut être poussée aussi loin sans produire le délire.

Donc le délire qui est un signe de faiblesse cérébrale et qui est plus vite atteint chez la femme, ce délire, dis-je, juge sa cérébralité.

Cependant si l'on consulte l'article «délire» de M. de Foville, on y voit une opinion moins ferme ou basée sur d'autres considérations : «Nous ne pensons pas que l'on puisse attribuer d'une manière absolue une influence spéciale à l'un des sexes sur la production du délire; mais il est vrai de dire que, chez la femme, il est favorisé par les phénomènes qui se rattachent aux fonctions de reproduction. C'est ainsi que pendant les époques de vacuité de l'utérus, il éclate plus facilement aux époques menstruelles qu'à tout autre moment, et que la grossesse, l'accouchement, la lactation, sont autant de circonstances qui peuvent le provoquer chez des femmes qui n'en présentent aucun indice en d'autres temps.

La ménopause enfin, au point de vue intellectuel non moins qu'au point de vue organique, constitue un véritable âge critique et c'est à elle que l'on peut rattacher l'origine de certains cas de délire, soit passagers, soit permanents.»

Cette explication de M. de Foville nous montre que la femme a un délire plus facile que l'homme puisqu'il est dû à une fonction qui lui appartient en propre et qu'elle ne peut supprimer.

D'ailleurs, ne donne-t-il pas autre part, comme causes prédisposantes, l'hérédité, l'âge, le tempérament ?

Comment ces dernières causes pourraient-elles agir si l'on n'indiquait point, pour l'âge surtout, où la chose est plus pal-

pable, la différence de résistance du système nerveux, et comment le système nerveux peut-il être moins résistant, sinon par la moindre résistance de ses éléments cellulaires ?

Dès lors, le sexe, qui à ce point de vue doit être rapproché de l'âge, est bien, lui aussi, une cause prédisposante au délire.

Il est certain qu'il n'y a pas que les maladies cérébrales (et les excitations trop fortes en sont l'équivalent) qui produisent le délire. « 20 fois contre une il est produit, au contraire, par des maladies extra-cérébrales » dit M. de Foville.

Mais ceci ne doit guère nous embarrasser, puisque nous ne considérons que le délire intellectuel et que d'ailleurs nous avons vu tantôt que le cerveau était le lieu de production de tous les délires.

D'ailleurs que signifieraient les différences dans la facilité avec laquelle les gens délirent ?

« Les uns délirent à l'occasion du plus léger malaise, d'autres traversent les maladies les plus graves sans présenter aucun trouble de l'intelligence » (de Foville).

Jusqu'ici nous n'avons pas tenu compte des différences qui existent dans la répétition des excitations et, par suite, dans la variabilité de l'usure. Il est clair que tout organe qui fonctionne s'use absolument comme une machine à vapeur, par exemple. Aussi peut-on concevoir que la résistance à la charge diminuant, la limite de tension sera plus vite atteinte chez les personnes dont l'économie a eu à supporter les effets nuisibles « d'excès de quelque genre qu'ils soient, de fatigues, soit intellectuelles, soit physiques, ou de violentes émotions morales ».

C'est ce qui explique que le délire de la vésanie aiguë paraisse plus fréquent chez l'homme, puisque « celui-ci est plus exposé que la femme aux influences d'excitation et d'usure que nous venons d'énumérer » (de Foville).

D'ailleurs Wagner, qui par la méthode des pesées avait

voulu établir «qu'il n'y avait pas de rapport constant entre le développement de l'intelligence et celui de la masse encéphalique», avait cru devoir affirmer cependant que «au-dessous de 900 gr., il est vrai, l'idiotie est complète, mais entre 1200 et 1000 gr., le poids a peu d'influence sur l'intelligence». (*Annales médico-psych.* Séance de l'Académie du 21 février 1861.)

Or, ne peut-on concevoir que l'usure a pu faire tomber le poids d'un cerveau, jusqu'alors normal, au-dessous de 900 grammes ou bien peut-être entre 900 et 1200, chiffre intermédiaire qu'on ne peut fixer ?

Cette usure se produit d'ailleurs naturellement, nous l'avons vu au chapitre du «poids du cerveau selon les âges», et cela ne peut être autrement, sans quoi l'homme ne mourrait jamais s'il pouvait y avoir toujours équilibre entre l'usure et l'acquisition.

Donc, nous croyons avoir démontré que le délire, expression de la faiblesse cérébrale, est plus facile chez la femme.

2° *Convulsions.* — Si nous passons maintenant à une deuxième forme de la faiblesse cérébrale, nous sommes amené à étudier les convulsions comme le deuxième degré de l'usure cérébrale.

Ici, peuvent se rééditer les considérations développées dans le chapitre précédent à propos des sensations extérieures qui agiraient sur les extrémités périphériques des nerfs sensibles ou sur le trajet des nerfs moteurs, ou sur le centre médullaire lui-même, ou qui auraient pour point de départ le cerveau.

Ce sont celles qui ont cette dernière origine qui nous intéresseront ; c'est ce qui ressort d'ailleurs de la définition générale des convulsions : «Phénomènes de motilité anormale dus

à la perversion par excès de l'activité musculaire» (de Foville).

En effet, on voit qu'il n'y est pas question de troubles intellectuels ; cela tient à ce que le centre moteur de ces mouvements anormaux est dans la moelle, ce qui nous permet de concevoir que la plupart des phénomènes convulsifs ne s'accompagneront pas de troubles intellectuels.

Au contraire, dans les convulsions à point de départ central (j'élimine les lésions organiques produites par les tumeurs, esquilles, etc.), nous voyons que les émotions très vives, les frayeurs subites, les chagrins prolongés impriment aux cellules de cet organe des modifications dynamiques ou fonctionnelles, qui ont la propriété de provoquer, de faire naître et d'entretenir dans le centre médullaire la surexcitabilité qui est une condition essentielle de leur production» (de Foville).

On comprend, d'ailleurs, que les excitations extérieures dont nous nous sommes entretenu et qui chargent la machine nerveuse, on comprend, dis-je, que ces excitations aient plus vite épuisé le fonctionnement des cellules cérébrales de la femme et, en général, des sujets à cerveau moins développé ou plus décrépité, à moins, toutefois, que l'excitabilité de la moelle soit à tel point annihilée que les excitations du cerveau soient impuissantes ; cela pourra expliquer pourquoi chez les vieillards les convulsions sont loin d'être aussi fréquentes qu'on pourrait le penser, d'après notre théorie basée sur le nombre des éléments cellulaires.

Mais nous ne nous trouvons pas en défaut quand il s'agit de les étudier chez l'enfant et chez la femme.

«L'enfance prédispose aux convulsions, et d'une façon plus marquée, aux époques de transition, telles que les différentes dentitions, le passage de la lactation à l'alimentation ordinaire, le moment de la puberté.

»Au delà des premières années, le sexe féminin est une

prédisposition aux affections convulsives, tant à cause de la plus grande délicatesse d'organisation de la femme et de l'impressionnabilité nerveuse qui lui est habituelle, que parce qu'elle est assujettie à des fonctions organiques spéciales qui ont un grand retentissement sur le système nerveux, la menstruation, la grossesse et enfin la ménopause» (de Foville).

En effet, l'excitabilité nerveuse n'est-elle pas fonction de l'épuisement nerveux restant dans de justes limites que nous pouvons concevoir, mais non fixer ? Nous devons encore signaler l'influence héréditaire, soit que l'un des ascendants ait été lui-même atteint de convulsions, soit que l'on puisse invoquer seulement la diathèse névropathique ; nous verrons plus tard quelle est l'influence de la femme dans cette hérédité.

Qu'il nous suffise maintenant de nous rappeler ce que nous disions tantôt de la congestion et de l'anémie cérébrale qui sont des causes tantôt prédisposantes, tantôt déterminantes des convulsions pour considérer comme démontré : «les convulsions sont plus faciles chez la femme».

D'ailleurs «des expériences récentes (Setchenow, Cl. Bernard) ont paru établir que la région du cerveau placée immédiatement derrière les tubercules quadrijumeaux possède la propriété de rendre moins énergiques les réactions motrices de l'axe médullaire ; de là, le nom de centre modérateur des actions réflexes qui lui a été donné. Dès que cette région n'est plus en communication avec la moelle des animaux mis en expérience, les convulsions provoquées chez eux par les différents modes d'excitation employés deviennent beaucoup plus violents (Foville fils). »

Si au lieu de supprimer les connexions de cette partie avec la moelle, nous supposons la masse totale constituée par un poids moins élevé, l'action inhibitrice produite serait moindre et l'on pourrait comprendre que les convulsions puissent écla-

ter. Si, au lieu de supposer la masse de poids moins élevée, nous supposons que des causes extérieures comme intoxications ou autres puissent en annihiler une partie, les conséquences seront les mêmes.

N'est-ce pas ce qui se passe chez la femme, où toutes les parties du cerveau ont un poids moindre et où, par conséquent, le pouvoir d'inhibition est moins grand et, par suite, les convulsions plus faciles que chez l'homme ?

D'autre part, quelles sont les causes d'excitations cérébrales ? Elles sont matérielles ou fonctionnelles ; matérielles (encéphalite, méningite, etc.). « Les excitations fonctionnelles peuvent être la douleur, la crainte, les émotions subites de toute sorte, parfois même un simple fait de l'imagination et du souvenir. Il est important de remarquer que les excitations de l'ordre moral sont susceptibles de produire des convulsions par deux mécanismes différents : ou bien elles se réfléchissent directement sur les nerfs cérébraux ou spinaux et déterminent ainsi des mouvements convulsifs ; ou bien, agissant d'abord sur les nerfs pneumogastriques, elles causent un arrêt momentané du cœur et secondairement une anémie de la moelle allongée qui, à son tour, fait naître des convulsions » (Ach. Foville fils).

Toutes ces causes ne sont-elles pas plus particulières à la femme ou du moins n'agissent-elles pas avec plus d'intensité chez elle ?

Mais ne pourrait-on pas invoquer encore l'action du cervelet que Luys considère « comme l'appareil générateur de l'influx nerveux indispensable à la production des mouvements ? » Ce n'est peut-être qu'une hypothèse, ce rôle du cervelet ; mais il n'infirmerait en rien notre démonstration, puisque le cervelet est plus pesant chez la femme et que, chez les aliénés, c'est lui qui est le moins altéré. « Il a présenté un poids proportionnel supérieur à celui qu'il a présenté dans les cerveaux

des sujets non aliénés.» (Meynert, analyse de de Foville, *Annales médico-psychol.*, 1869).

S'il en est ainsi, on voit que l'excitabilité chez la femme comme chez les aliénés d'ailleurs, où la chose est vérifiée chaque jour, doit être marquée, puisque l'influx d'excitation est formé en plus grande quantité chez elle.

Cependant Parchappe et Sappey semblent être défavorables à l'idée de Gall et de Cuvier, qui faisaient le cervelet supérieur chez la femme, alors que pour eux celui de l'homme l'emporterait de 6 gr., d'après M. Testut.

Je ne tiens pas outre mesure à cette argumentation, puisque la base en est discutée, et je me hâte d'arriver à une troisième manifestation de faiblesse cérébrale : le coma.

Coma. — « Il est caractérisé par un état de sommeil plus ou moins profond, d'assoupissement, dans lequel tombe le malade dès qu'il cesse d'être excité. C'est le phénomène le plus frappant de l'ensemble des symptômes qu'on nomme apoplexie.

.
» L'enfant tombe plus vite dans le coma que l'adulte ; de même que le vieillard est plus exposé à voir survenir cette complication que l'adulte. » (L. Martineau, *Dict. Jaccoud*, art. *Coma*, p. 737).

Le coma est la suppression de l'énergie psychique et le degré ultime de l'action suppressive des excitations extérieures qui ont pu produire les convulsions ou le délire.

Nous n'ajouterons rien à ce qui a été dit, sinon que « la somnolence (qui est un premier degré du coma) est plus inquiétante chez les vieillards que chez l'adulte ; que l'assoupissement (autre forme du coma) complique, sans en aggraver sensiblement le caractère, presque tous les états fébriles de l'enfance. » (Em. Bertin, *Dict. Dechambre*, art. *Coma*, p. 259).

MALADIES PSYCHIQUES CHRONIQUES

De l'exposé de ces quelques manifestations de l'organisme en souffrance par viciations dans le fonctionnement du sang, il appert suffisamment que la puissance cérébrale est plus vite atteinte chez la femme par toutes les variations que font subir au type primitif les réactions morbides dont nous nous sommes occupé.

Toutes les manifestations que nous venons d'étudier sont l'expression d'un état aigu, et cependant ces mêmes manifestations, délire, coma, convulsions, ont pu apparaître dans des maladies réputées chroniques ou pouvant l'être dans certaines circonstances (pneumonie chronique, tuberculose chronique, goutte, diabète, etc.). Mais alors (tuberculose, par exemple), il y a eu reprise des phénomènes aigus venant se greffer sur une maladie précédemment chronique, de telle sorte que, en définitive, nous sommes toujours ramené au type aigu des maladies.

On peut saisir ces transitions dans la « vésanie ».

Elle peut débiter à l'état aigu et être créée par toutes les causes de maladies aiguës chez des individus prédisposés, disparaître ensuite ou passer à l'état chronique ; elle peut s'installer à l'état chronique et s'amender ou passer à l'état aigu (reprise aiguë) et donner alors les phénomènes dont nous avons parlé tantôt.

Cette dernière considération nous amène à penser qu'il y a des troubles chroniques de l'intelligence.

Troubles chroniques. — Nous ne parlerons pas de ceux qui sont dus à des lésions congénitales où l'hérédité joue souvent un grand rôle, parce qu'il nous serait difficile de saisir sur le vif les différences de degré inhérentes au sexe, seul but, d'ailleurs, que nous poursuivions.

Mais il est des états particuliers qui poussent l'individu à des actes considérés d'habitude comme l'expression d'une déséquilibration mentale.

N'a-t-on pas l'habitude de dire: «Il était fou, sans doute!» lorsqu'on apprend qu'un individu s'est suicidé ou a commis quelque crime?

On cherche une atténuation à l'horreur qu'inspirent de pareils actes et l'on voudrait pouvoir laver notre humaine nature d'une faiblesse froidement conçue et perpétrée. Malheureusement il n'est pas toujours possible de mettre sur le compte d'un trouble mental de pareilles manifestations de l'activité humaine; il suffit toutefois que l'on puisse trouver des cas où la chose est possible pour avoir le droit de chercher en quelle proportion l'homme et la femme se les partagent. Qui sait? Peut-être que tous les cas sont des degrés atténués d'un trouble mental acquis ou héréditaire dont nous ne pouvons apercevoir la filiation ou la pathogénie. Nous étudierons ces deux manifestations quelquefois, sinon toujours certaines, de «troubles mentaux et intellectuels».

Cette étude nous servira d'introduction au chapitre de la folie en général, qui nous aidera à rechercher l'influence de l'hérédité dans les maladies nerveuses au point de vue qui nous occupe et que nous ne devons pas perdre de vue: influence du sexe sur les troubles psychiques.

Suicide. — Nous envisagerons tout d'abord le suicide pour nous en débarrasser au plus tôt, attendu que rien de bien démonstratif ne ressort des statistiques que l'on a pu dresser, sinon «que les suicides sont plus fréquents chez l'homme». C'est ce qui résulte de la statistique suivante publiée par M. Legoyt, dans le *Journal de la Société des Statistiques de Paris*, en 1870 (*Ann. méd. psych.*):

« En France, il résulte que de 1826 à 1866 l'accroissement est de 148 pour 100.

Le nombre des suicides a donc triplé de 1826 à 1866, tandis que dans le même intervalle, la population ne s'est accrue que d'un cinquième.

L'accroissement a été beaucoup plus rapide pour les hommes que pour les femmes. De 1836 à 1866, les suicides se sont accrus chez les premiers de 92 et chez les femmes de 51 pour 100. A Paris, il y a eu en moyenne 29 à 30 suicides chez les femmes pour 100 chez les hommes. Les causes de ces différences sont multiples et complexes».

«L'explication de cette différence, dit Moreau, de Tours (article *Suicide*), est facile à saisir; la femme, par sa constitution même, par sa nature faible et délicate, a moins d'énergie, moins de résolution; de plus, le sentiment de la famille, des principes religieux beaucoup plus prononcés chez elle, sont des obstacles qui luttent victorieusement contre l'idée de la destruction. Cependant, l'habitation des villes favorise chez la femme le penchant à cet acte d'une manière plus marquée que le séjour à la campagne.» Peut-être parce que dans cette dernière condition les causes précédentes que l'on peut considérer comme inhibitoires sont supprimées ou du moins considérablement affaiblies.

D'ailleurs, si l'on considère les enfants chez lesquels l'impulsion est soudaine, chez lesquels ces différentes causes d'inhibition n'ont pas eu le temps de s'enraciner, chez lesquels par conséquent, le cerveau incomplètement ou insuffisamment cérébralisé offre plus de prise aux excitations extérieures, on est effrayé du nombre toujours croissant de ces jeunes existences qui se détruisent.

C'est, d'ailleurs, dans ce sens que l'entendait le Dr Stark (Irrendfreund, *Annales médico-psych.* 72, VII, 288): «Le système nerveux de l'enfant, dit-il, est loin d'être physiquement

aussi fort que celui de l'adulte ; son cerveau et sa moelle épinière sont bien plus délicats et vulnérables, ainsi que le prouve entre autres la rapidité avec laquelle, dans ce cadavre, la corruption le détruit».

Contrairement à Durand-Fardel, Stark ne croit pas que le sang-froid et la réflexion qui leur manquent président presque toujours à leur suicide.

On pourrait discuter à perte de vue, sans rien prouver, chiffres en main, puisque les différents mobiles des suicidés échappent le plus souvent aux recherches *post-mortem*. Il faudrait pouvoir annihiler toutes les causes ci-dessus énoncées et prouver que le suicide n'a pas été pour l'individu l'accomplissement de ce qu'il considérait comme un devoir ou encore comme l'expression d'un courage froidement extériorisé.

Ne sait-on pas, en effet, l'influence des civilisations, des religions sur l'accomplissement de cet acte ?

La Rome philosophique ne considérait-elle pas le suicide comme l'expression du plus grand courage ?

Le suicide n'était-il pas recommandé ou prôné dans certaines religions, comme celle de Boudha ou celle des Druides, comme le moyen de s'arracher à ce séjour d'épreuves terrestres pour rentrer dans l'éternelle vie ?

Aussi voulons-nous rester sur les quelques impressions qui se dégagent de la première partie de cet alinéa, et nous entrerons immédiatement dans la criminalité.

Criminalité. — Cette question de la criminalité est, elle aussi, assez complexe, puisque nous ne devons envisager que les seuls cas relevant d'un trouble mental et non ceux qui ont été perpétrés froidement avec toute l'intelligence que pouvait posséder le coupable.

A ce sujet, il faudrait aussi faire intervenir les considérations énumérées à l'article « suicide » (influence des civilisa-

tions, etc.), la question religieuse mise à part toutefois, puisque le crime n'a jamais été recommandé, que je sache, comme moyen de salut.

De cette dernière considération, il résulte un élément de difficulté en moins. Est-il cependant tout à fait écarté, puisque la femme, «avec son attachement plus ardent au foyer familial et avec ses convictions religieuses plus solides», se trouve, de ce fait, mieux armée dans la lutte contre la propension au crime ?

Des lors, on peut entrevoir que les statistiques ne peuvent nous donner que des renseignements relatifs.

Toutefois, ce sont elles seules qu'il faut interroger pour vérifier les déductions que l'esprit peut tirer du dénombrement des éléments nerveux cérébraux de la femme, si toutefois l'on peut admettre, et l'on doit admettre, qu'il y a des cas où les criminels sont diminués dans leurs facultés mentales.

M. Bruce Thompson, médecin résidant à la prison générale d'Ecosse, à Perth, a publié en 1874 une étude psychologique des criminels, dont la traduction, faite par M. le D^r Dumesnil, a été publiée dans les *Ann. médic. psych.*, t. XI, p. 148, 1874.

Voici ce que dit à ce propos M. Dumesnil :

«Sa longue expérience, qui date de plus de douze années dans ce service, le nombre fort élevé de condamnés qu'il a observés, ses appréciations fondées sur une saine critique des faits, ainsi que ses connaissances étendues des travaux antérieurs concernant ce sujet, donnent une grande valeur à ses recherches et à ses déductions.»

M. le D^r Thompson fait des criminels une classe à part, inférieure, pour la plupart moralement imbéciles, ayant d'ailleurs une extrême aptitude à la folie. Il trouve que la proportion des aliénés chez les femmes criminelles est de 1/36, tandis que chez les hommes elle est de 1/70.

Nous ne pouvons mieux faire que de laisser la parole à son traducteur :

« Il conclut que les criminels présentent comme classe un type physique et une nature psychique inférieurs, abaissés. Que l'état d'infériorité originelle de leur nature physique, intellectuelle et morale est probablement le point de départ conduisant aux affections organiques du cerveau et à la folie complète. »

Ces vues (et d'autres encore que nous n'avons pas retenues) pourront paraître outrées, mais le Dr Bruce Thompson invoque deux autorités pour confirmer les corollaires principaux : Frédéric Hill, inspecteur des prisons pendant de longues années, et le professeur Laycok, qui a donné à ce sujet la plus grande attention et qui conclut : « Les criminels, pour la presque totalité, sont moralement imbéciles. »

Sur 6000 prisonniers environ, le Dr Thompson a inscrit sur ces registres que 12 o/o étaient faibles d'esprit, imbéciles et épileptiques, sans compter ceux qui sont devenus aliénés : aucun n'a présenté un véritable talent esthétique quelconque. Plus du tiers des jeunes sujets paraissent frappés d'imbécillité.

Tandis qu'à parmi la population ordinaire la proportion des épileptiques est à peine de un pour mille, elle est de un pour cent chez les criminels.

Sur 1034 femmes reçues depuis 1855 à 1858, 458 étaient des récidivistes qui n'avaient pas subi moins de 2874 condamnations. Si l'on remarque que ces femmes figurent un certain nombre de fois sur les registres, le chiffre 1034 tombera à quelques centaines pour l'Ecosse. Si ces habituées étaient séquestrées à vie, ce qu'il en resterait à l'extérieur se réduirait à bien peu de chose et la proportion des classes criminelles serait enrayée

«Le trait le plus caractéristique des criminels, dit toujours Bruce Thompson, est leur aptitude à contracter des affections du cerveau et une aliénation mentale complète.

Sur 2690 criminels, en Ecosse (en 1869), il estime qu'il y avait 57 aliénés ; mais comme dans ce nombre de 2690 il y a beaucoup de récidivistes, la proportion des insensés à cette population doit être plus considérable. Toutefois, si on s'en tient à l'approximation de 57 pour 2690, on aurait un aliéné pour 47 criminels, tandis que pour la population ordinaire, le docteur Lockbart Robertson estime qu'il y a un aliéné sur 432 personnes dans toute l'Angleterre et le pays de Galles.

«Pour ce qui concerne la prison générale d'Ecosse, on reste en deçà du réel en établissant qu'il se trouve un aliéné pour 70 criminels. Bien plus, si l'on n'a égard qu'à la population féminine, les résultats sont beaucoup plus surprenants : la proportion étant comme 1 est à 36.

L'extrême aptitude des criminels à la folie ressort pleinement, du reste, des relevés statistiques judiciaires.

Ainsi, de 1860 à 1868, dans l'Angleterre et le pays de Galles, il y a eu en détention 1244 aliénés dits criminels, et parmi eux 799 ou 64 o/o seraient devenus fous après la sentence. En consultant les mêmes documents, nous voyons que de 1857 à 1867 on a jugé 664 personnes accusées de meurtre, dont 108 furent reconnues aliénées par les tribunaux. . . .

. . . Enfin il a constaté que lorsque les convicts deviennent aliénés, ils forment une classe à part parmi les plus in-traitables et les plus violents.

Au total il arriverait, dit-il, aux mêmes conclusions que le docteur français Despine . »

Donc, en résumé, on peut dire que si tous les suicidés et les criminels ne sont pas des aliénés ou du moins des prédisposés à l'aliénation à brève échéance, une bonne fraction doit être considérée comme telle dans une proportion qu'il est difficile

de définir exactement par suite des nombreuses causes d'erreur que nous avons énumérées.

D'autre part, si l'on a égard au sexe, on voit que rien n'est moins solidement établi qu'une statistique des suicides pour les raisons déjà données, et que pour les criminels c'est la femme qui tient le records.

EXAMINONS LA FOLIE

Ici pas de doute sur sa nature ; c'est un trouble profond de l'intelligence, dont les différents degrés sont stigmatisés sous les différentes rubriques des classifications.

Nous n'entrerons point dans les détails de ces classifications dont notre sujet n'a que faire et nous ne nous occuperons que de rechercher parmi les causes étiologiques celles qui peuvent appartenir en propre à la femme, de façon à pouvoir préjuger alors de la fréquence plus ou moins grande chez elle de cette diminution de cérébralité, et nous demanderons alors à des statistiques la confirmation de nos prévisions.

La folie a des causes multiples, les unes dues à des lésions organiques cérébrales, nous ne les retiendrons pas, car il nous serait difficile d'établir leur influence à l'égard d'un sexe ou de l'autre, et ce n'est pas d'elles que nous ferons naître l'action prépondérante de la femme.

Nous trouvons en première ligne comme cause prépondérante chez la femme « l'influence des maladies aiguës, dont les premiers degrés de troubles psychiques, délire, convulsions, coma, ont été démontrés plus faciles chez la femme ; mais ces mêmes maladies aiguës peuvent créer un délire vésanique aigu qui peut passer à l'état chronique et constituer un genre variable suivant la prédisposition de la maladie. Ce que nous avons dit à propos des délire, convulsions, coma,

suffit pour montrer que la folie consécutive aux maladies aiguës est plus facile chez la femme.

Nous placerons en second lieu l'influence prépondérante des «troubles des fonctions génitales.»

M. le docteur Hergt de Illenau a écrit, à propos des maladies des femmes et des troubles intellectuels : «L'aliénation mentale et les maladies des organes génitaux peuvent coexister avec une complète indépendance ou exister indépendamment. Il n'en est pas moins vrai que le plus ordinairement chez la femme aliénée, les maladies des organes de la génération ont un retentissement plus ou moins marqué sur le système nerveux, et interviennent pour provoquer des sensations anormales ; assagères ou permanentes et imprimer au délire des caractères particuliers. Il est encore avéré que ces mêmes troubles organiques ou fonctionnels peuvent constituer le premier anneau d'une chaîne névropathique qui aboutit au dérangement des facultés intellectuelles» (Irrendfreund).

M. Berthier, médecin résidant à l'hospice de Bicêtre, a publié un mémoire sur «les névroses menstruelles ou la menstruation dans ses rapports avec les maladies nerveuses et mentales», dont l'analyse faite par M. Brière de Boismont nous permet (les conclusions reposant sur 242 observations empruntées aux meilleurs ouvrages) de conclure à l'influence des menstrues sur : 1° les névroses simples (céphalalgie, migraine, névralgies, héméralopies, cécité, mutisme, dyspnée, gastralgie) ; 2° les névroses convulsives (chorée, hystérie, épilepsie) ; 3° les folies proprement dites (manie, monomanie, mélancolie, etc.).

Si les névroses telles que l'hystérie, l'épilepsie névrose, ne paraissent, dans l'intervalle des crises, laisser aucune diminution d'activité cérébrale, n'est-il pas raisonnable de penser qu'à la longue un état psychique chronique s'établit, qui ré-

sulte d'ailleurs du rapprochement de plus en plus marqué des crises ? Alors comme toutes les névroses à extériorisation constante, si je puis dire comme la neurasthénie, elles produisent une dépression mentale continue et jugent la cérébralité du malade.

Nul doute d'ailleurs que tous les états névrosiques ne retentissent sur le système psychique à un degré si minime soit-il et ne laissent un reliquat quelque faible qu'il soit de leur passage.

C'est ce qui justifie le rôle anticérébral des états pathologiques de la menstruation qui peut être troublée par excès ou par défaut :

« Une blanchisseuse n'approchait jamais du moment de ses règles sans être assaillie d'attaques (épilepsie) ; celles-ci persistaient si le sang coulait avec trop d'abondance. Son médecin lui dit de prendre de grands bains tièdes et de la jusqu'au matin ; l'écoulement et l'épilepsie cessèrent. Ce praticien se rappelant que la malade avait déterminé l'apparition du sang par des pédiluves froids, ordonna des fomentations froides sur le bas-ventre pendant toute la durée des règles. Celles-ci se régularisèrent et la malade guérit. » (Sauvages. *Nosologie*, classe IX).

M. Berthier résume son exposé sur les névroses convulsives par les considérations suivantes : « L'arrêt de l'écoulement menstruel donne naissance, presque aussi souvent que son excès, aux névroses convulsives ; sa suppression par émotion violente produit de préférence l'épilepsie ; la dysménorrhée, au contraire, est plus fréquemment la cause de l'hystérie et de la catalepsie. . . . »

... On peut dire que lorsque la puberté et l'âge critique ont passé sur les névroses, l'incurabilité est à craindre. »

Quant aux affections cérébrales (congestion, apoplexie, paralégie, paralysie générale, délire fébrile, encéphalite, mé-

ningite), qui seraient liées aux désordres de la menstruation, il personifie chacune d'elles dans plusieurs observations remarquables.

«L'écoulement insuffisant occasionne plus spécialement la pléthore, les accidents congestifs du cerveau....

... La rétention peut produire des accidents plus grands encore (apoplexie, méningite et la myélite..... L'écoulement immodéré détermine presque toujours des phénomènes convulsifs.»

Quant aux *névroses de l'aliénation* (manie, monomanie, mélancolie), M. Berthier, à l'encontre de beaucoup d'autres médecins, rapporte des observations «qui mettent hors de doute que beaucoup de névroses se rattachent à un trouble menstruel dépendant soit d'une rétention des règles, soit d'une abondance excessive, soit d'une entrave à l'écoulement (aménorrhée, ménorrhagie, dysménorrhée), auxquelles il faudra joindre la déviation. Sans doute ces troubles ont pu être amenés par des secousses morales, physiques ou physiologiques, par des émotions, des accidents, une maladie, l'hérédité, mais il n'en est pas moins vrai que, sans l'existence de la menstruation, ils ne se fussent pas produits ; et la preuve, c'est que généralement son retour à l'état normal fait cesser la névrose.»

La grossesse, le postpartum, la lactation sont susceptibles de faire naître aussi des troubles mentaux et d'amener la folie.

M. Fustner (trad. de Chatelain, page 284. *Folies des femmes enceintes et accouchées*), dit que sur 6.750 aliénées, il y en a 616 plus ou moins récemment accouchées, soit la proportion de 1 à 11. Marcé avait déjà indiqué, dit-il, 1 à 12.»

Il est certain que cette action ne s'exerce que sous l'influence de causes prédisposantes :

«1° L'hérédité que Stanhoure, dit Fustner, fixe à 33 o/o, et si l'on voulait compter comme hérédité tous les accidents ner-

veux, l'ivrognerie, les bizarreries de caractère, etc., chez les ascendants on arriverait à des chiffres bien plus élevés.

2° Une autre cause prédisposante sont les troubles divers de l'appareil de circulation, troubles de la menstruation, céphalalgie, palpitations, froid aux extrémités, épistaxis, etc.), et l'on sait que Virchow a démontré que chez la femme les anomalies fonctionnelles ou organiques du système vasculaire vont bien souvent de pair avec des vices de développement de l'appareil génital, soit en plus, soit en moins ; aux troubles de circulation se rattache l'anémie.»

M. Fustner n'accepte pas les influences morales dont on a, dit-il, exagéré l'action, puisque parmi les filles-mères il n'y a pas plus de cas de psychose que parmi les femmes mariées ; et cependant ces causes morales devraient être prépondérantes.

« La psychose revêt tantôt la forme de la manie, tantôt celle de la mélancolie, cette dernière étant de beaucoup la plus fréquente, mais ni l'une ni l'autre ne présentent des caractères spéciaux soit dans la grossesse, soit après l'accouchement. »

Enfin la folie peut naître sous l'influence de toutes les causes capables de produire l'épuisement nerveux (onanisme) ou son intoxication (alcoolisme), ou enfin et surtout par l'abus des travaux intellectuels.

De l'onanisme, je n'en dirai mot, puisque on peut penser qu'il est aussi fréquent chez la femme que chez l'homme, étant admis d'ailleurs avec M. Maudsley (page 126) que l'épuisement nerveux ne vient pas de la perte de la semence, mais de l'excitation nerveuse contre nature. » D'ailleurs s'il fallait tirer une conclusion, il n'y aurait qu'à se rappeler combien le système nerveux de la femme est plus fragile et plus facilement excitable.

De l'alcoolisme, je n'en dirai que juste ce qu'il faut pour montrer comment il peut fausser les statistiques en créant une nombreuse catégorie d'aliénés masculins cette fois, en grande

partie du moins, l'alcoolisme, comme la syphilis féminine, ne demandant qu'à s'ignorer.

Si nous passons dans le domaine des travaux intellectuels, nous pouvons prévoir déjà plus de fous masculins que féminins, puisque l'homme a jusqu'à ce jour pris sur lui ce genre d'occupations, dont les considérations sur les coutumes, l'habitude, les civilisations, ont pu servir de point de départ à notre sujet.

C'est dire que je ne résoudrai pas dans cet alinéa la question de l'aliénation intellectuelle chez la femme, puisqu'elle doit ressortir de la démonstration que nous poursuivons : la cérébralité est moins puissante chez la femme.

Que nous reste-t-il à envisager, maintenant que nous savons les causes de folie plus fréquentes chez la femme, quelques-unes lui étant d'ailleurs particulières? Nous avons à compléter cet exposé par le rapport fait par M. Legoyt. Sur le mouvement de l'aliénation mentale dans les asiles publics et privés de 1854 à 1861 (août 1868), publié dans le journal de la Société des statistique de Paris : « De 1854 à 1860, il est entré 110 hommes pour 100 femmes. J'ai trouvé, pour la période de 1835 à 1868, la proportion de 100 à 85, qui est un peu plus forte.

» Le séjour moyen des femmes dans les asiles serait de 9 mois et 5 jours et celui des hommes de 8 mois et 20 jours. Ce fait seul suffirait pour expliquer pourquoi il y a dans les asiles plus de femmes que d'hommes, bien qu'on y admette plus d'hommes que de femmes.

» Les chiffres qui précèdent ne se rapportent d'ailleurs qu'aux aliénés guéris ou décédés et ne comprennent pas les aliénés sortis avant guérison. Ils ne peuvent donc être considérés que comme approximatifs. D'après mes recherches, le séjour moyen des aliénés dans les asiles, au moins en province, serait de plus d'un an.

. L'hérédité a agi un peu plus fréquemment chez la femme. Les causes morales agiraient relativement un peu plus souvent chez la femme que chez l'homme.

» Chez les hommes, l'abus des boissons alcooliques a été constaté 3,014 fois sur 14,877 malades, c'est-à-dire dans plus du cinquième des cas. C'est sans contredit de toutes les causes celle qui produit le plus souvent la folie chez l'homme.

» Chez les femmes, il faut citer en première ligne les maladies propres au sexe, celles de l'utérus, la suppression des menstrues, la grossesse et les suites de couches

» J'ai déjà dit dans mon dernier numéro (*Annales méd. psychol.*, janvier 1870, p. 33) qu'il entrait en moyenne 100 hommes pour 85 femmes.

» Il n'est donc point étonnant que, pour les idiots, le chiffre des hommes existant à un moment donné soit supérieur à celui des femmes. S'il n'en est pas de même pour les fous, cela tient à la fréquence beaucoup plus grande chez l'homme de la paralysie générale et du delirium tremens, et au contingent, relativement considérable, que ces deux maladies apportent, la première dans les décès, la seconde dans les guérisons. »

Les chiffres précédents paraissent en contradiction avec ce que j'ai déjà dit, puisqu'il entre 100 hommes pour 85 femmes ; c'est d'ailleurs la raison pour laquelle certains ont affirmé que la folie était plus commune chez l'homme, contrairement à ce que l'on avait toujours cru jusqu'alors.

Mais si l'on veut bien remarquer que les cas de folie chez l'homme relèvent en grande partie de l'alcoolisme qui produit le delirium tremens ou conduit à la paralysie générale, nous pouvons concevoir que les seuls cas de folie qui nous regardent ici sont plus nombreux chez la femme, où les causes indépendantes des coutumes, des civilisations, de sa volonté, sont la grande majorité, tandis que chez l'homme, elles ne sont

pas le résultat du fonctionnement d'organes qui échappent à sa volonté.

C'est, d'ailleurs, cette distinction qui est importante dans tous les troubles psychiques que nous analysons. N'est-il pas convenu, en effet, que la femme a vécu d'une autre vie que celle de l'homme, qu'elle a été faite ce qu'elle est par les préjugés, les coutumes? Or, le plus grand nombre des cas de folie ne relèvent pas chez elle des causes qui, chez l'homme, sont le fruit des coutumes, des conventions, des civilisations.

D'ailleurs, pour la démonstration de notre sujet, la qualité de la cérébralité chez la femme, ne sommes-nous pas complètement édifiés par ce seul fait que la moyenne de son séjour aux asiles est de 9 mois et 5 jours, tandis que pour l'homme elle n'est que de 8 mois et 20 jours? Ne voilà-t-il pas la preuve que ses troubles psychiques sont plus profonds, plus enracinés, alors que chez l'homme, le plus souvent, un nombre respectable d'années de débauche ont été nécessaires?

Nous croyons donc que ce sont les civilisations qui augmentent les cas de folie chez l'homme et que la femme n'a pas à envier un surcroît de cause de démence.

Donc, la Folie, comme la criminalité, comme le suicide peut-être, comme toutes les manifestations déjà étudiées d'un défaut de régularité dans la distribution ou la composition du sang (délire, convulsions, coma), sont l'expression de la résistance des facultés cérébrales aux causes morbifiques susceptibles d'avoir transformé le type primitif. Donc, la femme moins résistante à l'égard de ces divers modes de dépression intellectuelle a, certainement, comme à l'origine des âges, une cérébralité inférieure à celle de l'homme, et le type primitif conservé comme substratum du type acquis retrouve toujours sa primitive influence.

Donc encore les modifications apportées à ce type primitif n'enlèvent pas au type acquis les caractères que nous devons

logiquement retrouver et nous pourrions considérer notre démonstration comme victorieuse si nous ne pouvions prévoir une objection pour essayer d'y répondre.

Où, nous dira-t-on, vous avez parlé de délire, de coma, de convulsions, de suicide, de criminalité, de folie, mais vous avez oublié de remarquer que ces différences, ainsi constatées, sont dues à l'hérédité.

Si les femmes sont moins résistantes aux causes morbifiques énoncées, c'est qu'elles tiennent cette infériorité de l'influence néfaste des prédispositions héréditaires.

HÉRÉDITÉ NERVEUSE

L'hérédité, en effet, a une influence toute puissante, si puissante, qu'on peut dire aujourd'hui : elle est tout ; mais elle n'exista que le jour où le type primitif fut modifié par les causes morbifiques et son influence s'est appesantie aussi bien sur l'homme que sur la femme. Si donc elle a exercé une action égale sur les deux, le type primitif juge le type acquis ; si elle n'a pas agi également sur l'homme et sur la femme, nous pouvons prévoir que son action sera plus néfaste chez elle et que la différence doit être conçue comme n'ayant fait que progresser. C'est ce que nous allons rechercher en disant quelques mots de l'hérédité dans les maladies nerveuses, les névroses et les psychoses.

Je ne crois pas utile de démontrer la réalité de l'influence héréditaire dans les maladies nerveuses, ce serait trop présumer de ses forces après les brillants développements que M^{me} Déjerine lui a consacrés dans sa thèse d'agrégation de 1886 ; d'ailleurs, nous ne pourrions que répéter ses arguments, ce qui nous entraînerait loin de notre sujet.

Il suffit que nous sachions démontrée l'influence héréditaire

pour essayer de trouver la filiation des troubles nerveux. Aussi nous porterons-nous à la page 268 de sa thèse d'agrégation et nous y lirons ce qui suit : « La tendance actuelle est de voir dans la plus commune, la plus banale des névroses, dans la neurasthénie, le point de départ de toutes les affections du système nerveux, la source de cette grande famille neuro-pathologique, dont les différents membres ont été étudiés au point de vue généalogique dans le cours de ce travail. C'est la neurasthénie qui la crée et l'entretient à la fois. Elle la crée en vertu des lois de l'hérédité, dont les effets cumulatifs, s'exerçant à travers plusieurs générations, se traduisent sur les descendants des neurasthéniques par des formes morbides de plus en plus graves, amenant à leur suite la dégénérescence physique et mentale, ainsi que l'extinction de la race.

» Elle l'entretient, car pouvant se développer de toutes pièces chez un sujet sans tare héréditaire, elle est par conséquent la seule des affections du système nerveux qui ne reconnaisse pas toujours l'hérédité pour cause, qui puisse s'acquérir sous l'influence de certaines circonstances données sans prédisposition antérieure aucune. C'est la neurasthénie qui, fournissant sans cesse de nouveaux aliments à la grande famille neuro-pathologique, s'oppose à l'extinction de cette dernière, de par les lois fatales de l'hérédité convergente, combinée avec les états de dégénérescence. »

Donc nous pouvons dire que la neurasthénie est la mère de l'hérédité.

Si nous voulons, dès lors, nous rappeler que la neurasthénie n'est que le résultat de l'épuisement nerveux sous toutes ses formes, nous pourrions partir de la définition qu'en donne **M. Bouveret** à la page 5 de son travail sur la neurasthénie (épuisement nerveux) pour établir une base solide de démonstration : « L'observation clinique, dit-il, autorise à attribuer

les symptômes propres aux états neurasthéniques à un trouble intime de la nutrition des éléments du système nerveux (Erb), à un appauvrissement de la force nerveuse, à un défaut d'équilibre entre l'usure et la réparation des éléments nerveux (Béard) et surtout, du moins dans les formes cérébrales de la maladie, à un affaiblissement durable de ces centres cérébraux supérieurs qui gouvernent et modèrent l'activité des autres centres nerveux, encéphaliques, médullaires et sympathiques.»

Or, le trouble intime de la nutrition des éléments du système nerveux, à quoi est-il dû? N'avons-nous pas déjà répondu d'avance lorsque nous avons étudié les maladies dues à un trouble dans la composition et la distribution du sang? N'avons-nous pas vu que les causes en étaient plus communes et les effets plus fréquents chez la femme?

L'appauvrissement de la force nerveuse, mais c'est le résultat de l'action des causes précédentes sur les éléments nerveux qui, moins résistants et plus souvent excités, s'usent plus vite ou s'épuisent plus rapidement, comme le ferait un muscle ou un groupe de muscles dont on aurait trop longtemps abusé.

Le défaut d'équilibre entre l'usure et la réparation n'est-il pas dû aux troubles circulatoires (congestion, anémie, intoxication) et à la désintégration trop rapide des éléments d'oxydation des tissus nerveux, tellement rapide, que la quantité de matériaux transportés dans l'unité de temps et dans l'unité de volume du liquide sanguin est insuffisante à remplacer les déchets, soit que ces matériaux de nutrition manquent à l'organisme, soit que l'unité de volume du liquide véhiculateur ne puisse en fixer une quantité suffisante dans l'unité de temps, soit enfin que les éléments nerveux eux-mêmes, fatigués de leur propre activité, aient perdu de leur faculté assimilatrice.

Nous pouvons concevoir donc que la neurasthénie soit plus

fréquente chez la femme, d'autant que le système digestif est plus souvent atteint et impuissant à vouloir accepter l'élaboration des matériaux nécessaires à la nutrition. Ne savons-nous pas les variabilités de son appétit, la fréquence de ses vomissements à l'occasion de troubles menstruels ou à l'occasion de grossesses, des maladies de l'utérus ou par suite du retentissement d'une maladie quelconque sur les voies digestives ?

Ne sait-on pas la fréquence de l'entéroptose chez les femmes, entéroptose que M. Glénard a invoquée dans l'étiologie des troubles digestifs ?

N'y a-t-il pas encore les préoccupations morales plus vivement ressenties par les femmes, bien que l'homme ne puisse toutefois échapper à leur influence ? « Elles ressentent plus vivement la perte d'un enfant, et chez elles, à la dépression morale, se joint fréquemment l'affaiblissement des forces physiques, causé par les grossesses et les allaitements répétés, les soins prolongés donnés à l'enfant malade, les veilles, les alternatives d'espoir et de désespoir pendant la maladie de l'enfant (Bouveret, pag. 14).

L'abus des plaisirs, les jouissances de toutes sortes, les intoxications (alcool, éther, chloroforme, cocaïne, etc.), les abus sexuels (coïts, onanisme) sont des causes communes à l'homme et la femme et par certains côtés cependant plus communes chez l'homme, ce qui explique sa neurasthénie.

Enfin il y a surtout les travaux intellectuels qui chez l'homme surtout emportent le plus grand nombre des cas de neurasthénie. En effet on trouve fréquemment la neurasthénie chez les intellectuels (financiers, avocats, médecins, hommes politiques) ; elle est en un mot l'apanage des civilisations avancées. Elle est à la mode chez les Slaves, les Juifs, les Américains du Nord. « Chez ces derniers, dit Bouveret, elle est imputable moins peut-être aux caractères propres de la race

qu'au genre de vie qu'ont adopté les Américains depuis plusieurs générations, à cette extraordinaire activité dans le travail et le plaisir, qui réalise à un si haut degré le surmenage permanent du corps et de l'esprit (pag. 10).

Mais, nous dira-t-on, voilà bien des causes pour expliquer une maladie, et pourrait-on nous dire comment la femme est plus sujette que l'homme à la neurasthénie ?

Comment ? mais cela résulte du développement des causes si nombreuses qui, hors l'état cérébral, produisent sa déchéance nerveuse. Ces causes ont toujours existé, le surmenage intellectuel est le fruit et la cause des civilisations.

Dès lors, si nous envisagions le type primitif et si nous faisons agir sur lui les causes qui produisent cet épuisement, nul doute que la femme ne fût plus vite atteinte par suite de la moindre résistance de son système nerveux. Si nous lui prêtons maintenant le concours de l'abus cérébral, les effets s'ajouteront.

Enfin, si nous voulons nous rappeler que la folie est plus tenace chez elle, nous nous rendrons compte du plus grand épuisement qu'elle subit et nous en concluons qu'elle est susceptible, partant moins cérébrale. Et cependant, si nous consultons le chapitre étiologique de cette maladie dans les auteurs classiques, nous voyons que pour MM. Grasset et Rauzier, l'homme et la femme se partagent les cas de neurasthénie, que pour M. Mathieu les femmes deviennent neurasthéniques aussi bien que les hommes (pag. 32, Neurasthénie). Il semble donc qu'on n'ai pas tranché la question aussi catégoriquement que nous le faisons.

D'ailleurs M. Bouveret, qui n'indique pas non plus la prédominance du sexe féminin, ne consacre-t-il pas un chapitre à la neurasthénie féminine comme la plupart des classiques ? Cependant M. Weir Mitchell, en décrivant cette forme, n'avait-il pas voulu consacrer des particularités que nous avons

essayé de stigmatiser au début de ce chapitre pour arriver à nos conclusions. Je veux d'ailleurs emprunter à M. Mathieu (pag. 168, Neurasthénie) les lignes suivantes qui clôtureront ce chapitre : M. Levillain dit : « D'après Arndt, les femmes sont toutes irritables, nerveuses ; bientôt on n'en trouvera plus une seule bien portante, même à la campagne ».

Si la folie et les diverses maladies nerveuses ou psychoses proviennent toutes de la neurasthénie par transformation héréditaire, si d'autre part on peut accepter sa moins grande résistance à la neurasthénie, on doit trouver plus fréquemment des troubles mentaux et névrosiques chez la femme. Nous avons étudié les troubles mentaux, nous allons étudier les trois grandes névroses qui, filles de la neurasthénie, se partagent avec elle l'empire des cerveaux humains : l'hystérie, l'épilepsie, la chorée.

I. *Hystérie*. — On peut dire qu'elle appartient en propre à la femme, bien que depuis quelques années on en ait trouvé de nombreux exemples chez l'homme ; M. Dieulafoy d'ailleurs fait remarquer que chez lui l'hérédité maternelle joue un grand rôle. On a essayé de donner quelques statistiques, mais les auteurs ne concordent pas dans l'évaluation des rapports : je donnerai toutefois les chiffres de 204 femmes pour 11 hommes que M. Briquet a cru devoir établir d'après ses observations. Ces chiffres sont vivement attaqués par MM. Hachard, Bernutz, etc. (Grasset, art. *Hystérie*. Dechambre, page 252).

D'ailleurs : « Une chose à remarquer avec les classiques, c'est que l'hystérie est plutôt produite par les lésions relativement légères de l'appareil génital que par les désorganisations profondes » (Grasset).

II. *Epilepsie*. — Esquirol et après lui Trousseau avaient mis en avant et répété que le père seul influençait l'épilepsie :

l'alcoolisme mis à part, le père et la mère ont une influence égale. (Aug. Voisin, dict. Jaccoud. *Epilepsie*, p. 601).

Pour M^{me} Déjerine, qui produit le tableau suivant de Etchevarria, il faut plutôt accepter l'influence de la mère. «Il s'agit de représenter l'hérédité dans 134 cas (136 malades) où le père et la mère furent épileptiques et de voir l'influence réciproque :

Du côté paternel, dans 61 cas.

Du côté maternel, dans 73 cas.

Des deux parents, dans 1 cas.

Quant à l'influence du sexe sur la fréquence, «la femme est plus exposée à contracter l'épilepsie, si l'on en juge par la population de Bicêtre et de la Salpêtrière». (A. Voisin, p. 602).

III. *Chorée*. — Le sexe féminin y est plus prédisposé que le sexe masculin dans la proportion de 3 à 1. Sur 531 [choréiques on compte 393 filles et seulement 138 garçons. (Jules Simon, dict. Jaccoud, art *Chorée*, p. 545).

«Dans la vieillesse, la chorée est extrêmement rare, les émotions morales, l'imitation jouent un grand rôle. . . .

Enfin, il n'est pas rare de voir la chorée se développer à la suite de fièvres et des maladies aiguës. On a décrit une chorée de la grossesse» (Jules Simon).

En définitive, les névroses en particulier et surtout la neurasthénie, l'épilepsie, l'hystérie, la chorée ou danse de St-Guy sont plus fréquentes chez la femme et elles sont transmissibles par hérédité directe ou de transformation ; nous avons déjà vu que les névroses simples (névralgies, migraines) étaient plus communes chez elles, puisqu'elles étaient liées à l'action de ses organes génitaux ; nous avons déjà vu d'autre part que les troubles mentaux en général (folie) étaient plus communs. Nous sommes donc autorisé à nous résumer ainsi qu'il suit :

Le cerveau humain est une immense batterie nerveuse dont les éléments sont constitués par les éléments cellulaires eux-mêmes. Chaque cellule cérébrale a une capacité nerveuse propre. L'étude, le travail intellectuel, la sociabilité qui est une forme de travail intellectuel chargent cette cellule. Plus on fait fonctionner ces machines à influx nerveux, plus on accumule d'influx dans le condensateur cellulaire.

On ne peut cependant forcer cette condensation au delà d'une certaine limite qui constitue le point critique de la charge. Si on lance de l'électricité dans un condensateur qui est au point critique, non seulement cette électricité ne s'accumule pas, mais encore il y a disparition de cette électricité précédemment accumulée, s'il se trouve un excitateur au voisinage.

L'influx nerveux, lui aussi, au point de vue critique, ne s'accumule plus dans l'élément cellulaire; il se dissipe en déchargeant les éléments cellulaires lorsque la tension est suffisante, mais la décharge ici n'est pas physiologiquement la décharge mécanique d'un condensateur électrique.

Lorsque le condensateur électrique s'est déchargé, il devient immédiatement susceptible de se recharger, parce que la machine à électricité est intacte et parce que le moteur de la machine est lui-même intact.

Lorsque la batterie nerveuse se décharge, les choses se passent autrement, parce que la cellule représente à la fois le condensateur et la machine qui fabrique l'influx, le moteur de la machine étant les causes ci-dessus mentionnées, telles que travail intellectuel, éducation, sociabilité, etc.

La décharge du condensateur produit son contre-coup sur la machine qui, cessant de fonctionner, cesse de fournir de l'influx. La décharge nerveuse n'est pas brusque comme la décharge électrique; elle est lente, progressive et ne devient complète que lorsqu'on a essayé d'abuser de la machine au point de la détraquer complètement.

Donc, la batterie nerveuse n'est susceptible que d'une charge limitée qu'on ne peut fixer, qui varie suivant les individus, suivant le nombre de leurs éléments, suivant les conditions physiologiques qui animent ces éléments et leur procurent une plus ou moins grande résistance.

La preuve qu'il en est ainsi, c'est qu'on ne compte plus le nombre des individus qui, par abus de travail, sont arrivés à détraquer leur machine au point de la rendre folle comme certaines balances ; l'aliénation est constituée.

Si l'on ne peut arriver à charger indéfiniment les éléments nerveux, que penser de cette folie qui pousse les générations nouvelles à vouloir percer toujours l'inconnu en marchant à la vapeur vers des mondes nouveaux et des découvertes nouvelles ?

En marchant ainsi inconsidérément, on crée un monde de névrosés par abus de la machine nerveuse.

Ces névrosés, à dose faible d'abord, vont donner naissance à des rejetons qui porteront en eux la graine de la névrose et qui, poussés par la même folie (de cérébralité), vont exagérer cette névrose par le contact des mêmes causes, des mêmes influences.

Cette névrose qui progresse ainsi chez l'individu se fixera dans l'espèce en vertu de la loi de Darwin.

On peut prévoir ainsi que dans un temps plus ou moins éloigné, on arrivera à constituer un monde où l'aliénation mentale règnera en maîtresse, à moins que le feu du ciel, que l'homme a essayé de dérober une seconde fois, ne retombe sur lui comme sur Prométhée, pour l'enchaîner au roc des dissillusions et des repentirs sincères.

Titans, vous avez voulu entasser Pélion sur Ossa pour escalader le ciel, la foudre a déchiré la nue et vous a rejetés pantelants sous les débris de votre orgueil, de votre vanité et de vos triomphes éphémères !

Si nous avons pu redouter un danger pour l'homme dans ce délire furieux à développer sa cérébralité, combien plus menaçant est ce danger si la femme s'avise d'imiter son seigneur et maître suivant la doctrine de la nouvelle école, et de se livrer avec la même ardeur aux travaux intellectuels !

Nous avons vu que le nombre de ses éléments nerveux est moindre que celui des éléments nerveux de l'homme. Donc, déjà il est facile de voir que le point critique de la condensation sera plus vite atteint que chez l'homme.

C'est ce que l'expérience de tous les jours nous apprend lorsqu'elle nous montre la fragilité de son système nerveux entier, que l'on doit considérer comme due à l'action congestive de la fonction menstruelle :

« Les phénomènes qui déterminent l'hémorragie menstruelle, disent Viault et Jollier (page 840), ont, en outre, un retentissement plus ou moins fort sur tout l'organisme de la femme : douleurs vagues, ou plutôt sentiment de pesanteur ou de malaise dans les lombes, le bassin, congestion des seins, névralgies, migraines, en un mot, indisposition au moral comme au physique. »

On pourrait, toutefois, m'objecter que beaucoup de névrosés n'ont point abusé de leur système nerveux par leurs travaux intellectuels.

Cela est vrai ; mais si le nervosisme a pu envahir certains individus sans exagération de travail cérébral, combien le terme ultime de ce nervosisme, c'est-à-dire l'aliénation, sera plus vite atteint si on place cet individu dans les mêmes conditions que le précédent.

Je veux bien qu'il y ait des conditions physiques particulières qui expliquent ce nervosisme ; mais ne pourrait-on tirer de là encore un argument ? Ne pourrait-on pas y voir une tare héréditaire ?

Puisque nous avons vu que l'hérédité n'est pas un mythe,

puisque nous avons vu que le progrès n'est pas fatal, qu'il peut se faire en bien ou en mal, nous pouvons bien nous représenter quelques-uns des ascendants du névrosé comme frappé à un moment donné de nervosisme, conséquence de son travail intellectuel, et ne transmettant qu'à une génération plus ou moins éloignée sa tare originelle.

Outre que je n'ai point la prétention de démontrer que le travail intellectuel seul produit des névroses, puisque des lésions organiques, des troubles physiologiques peuvent encore en produire, il est facile de constater, d'ores et déjà, les fruits de la nouvelle doctrine qui pousse inconsidérément au travail cérébral.

Nous nous sommes élevé contre la fièvre de l'instruction à outrance chez les jeunes gens, qui sont cependant plus solidement armés par leur constitution anatomique et physiologique; combien je serais implacable à l'égard de ces prétentions dangereuses pour la société de mettre la femme dans les mêmes conditions que l'homme !

Veut-on nous ramener au premier âge de la vie humaine où l'homme et la femme auraient été intellectuellement égaux, du moins en apparence, arrivant ensuite à se céder graduellement le pas pour nous créer la situation dans laquelle nous vivons ?

Mais alors nous devons accepter et subir tout ce qui fleurissait en cet âge d'or que J.-Jacques Rousseau nous a représenté comme étant l'âge de la lutte pour la vie, où le fort faisait la loi au faible et le dévorait. Ne voit-on pas, d'ores et déjà, que la femme sera de nouveau dévorée ? à moins que l'esprit de galanterie chevaleresque de nos modernes ne codéfie un certain nombre de préceptes qui expliqueront au sexe fort à quelle sauce il faudra se laisser manger, sans lui donner toutefois la faculté de proclamer qu'il ne veut être mangé à aucune sauce.

Je laisse à d'autres le soin d'examiner les inconvénients qui pourraient résulter de la nouvelle méthode au point de vue de la famille et de la société.

Je me contente de retenir ce fait qu'il y a un danger névrosique plus grand du côté de la femme que du côté de l'homme, parce que son hérédité névrosique est et plus constante et plus considérable ; que la femme arrive plus facilement à la névrose ; que par suite la femme deviendra, si l'on n'y prend garde, le facteur principal et inévitable de l'aliénation universelle que l'on prépare.

Toutefois, je m'en voudrais de rester sur cette impression de mauvaise humeur à l'égard du beau sexe si je ne livrais à ses méditations l'autorité des paroles de Ch. Robin. Je suis sûr qu'elles le réconcilieront avec son compagnon de vie et d'infortune, lui qu'on est convenu d'appeler son maître, alors qu'en réalité il n'est que son esclave :

« Les exceptions de supériorité intellectuelles des femmes sur les hommes sont même si rares et telles qu'on peut dire qu'elles apportent des preuves à la règle.....

».....La supériorité de la femme est au contraire du côté des sentiments, c'est-à-dire non pas de ce qui rend la vie possible et durable, mais de ce qui la rend digne d'affection et agréable. Il n'est pas douteux que chez la femme l'attachement, la vénération, l'affection ou la sympathie sont plus vifs plus durables et plus désintéressés, sans parler de l'amour conjugal et filial ou maternel. Il n'est pas douteux non plus que de là vient, mieux et plus que de toute faiblesse, la soumission sans récrimination aux ordres indispensables et aux fatalités inévitables de l'organisation ainsi que des milieux extérieurs.....

».....L'organisation de la femme rend trop vive l'influence des émotions continues de la vie sociale pour lui permettre de produire communément l'effort persévérant qui

» donne la force aux facultés esthétiques ou d'expression, tant
» relatives aux beaux-arts que parlées ; facultés qui pourtant
» sont ordinairement les plus développées en elles. »

Comme conclusion de cet exposé, qu'il me soit permis de
formuler une prière :

Aujourd'hui que la fièvre est aux microbes, je prie le ciel
qu'un médecin de l'humanité soit assez puissant pour imposer
aux hommes un remède efficace contre le microbe de la science
à outrance et sans discernement que nous cultivons chaque
jour et à notre insu dans le bouillon tumultueux de nos idées
révolutionnaires.

Sans quoi nous serions obligés d'avouer que J.-Jacques
Rousseau avait raison lorsqu'il développa son paradoxe : « Que
les sciences et les lettres sont ennemies de la civilisation », je
dirai plus : de la raison.

CONCLUSIONS

L'homme a une cérébralité supérieure de par le fonctionnement de ses organes génitaux et de par le poids plus grand de son cerveau.

La femme voit, d'autre part, sa cérébralité diminuée de par ses fonctions génitales.

Ce type primitif n'est pas le fruit de préjugés, d'éducation, de convention.

On retrouve dans le type acquis le substratum primitif, puisque l'épuisement nerveux est plus vite atteint chez elle.

N'est-elle pas plus sujette que l'homme aux névroses en général, et la folie n'est-elle pas, dans le domaine mental, plus durable ?

Les différents troubles mentaux (coma, délire, convulsions, etc.), que l'on peut considérer comme des formes atténuées de la folie, mais passagères, n'indiquent-elles pas la vulnérabilité plus grande et partant la plus grande faiblesse de son système nerveux ?

C'est ce qui résulte d'ailleurs de l'assimilation que nous en avons faite à des éléments électriques, la charge nerveuse se trouvant par le fait plus vite atteinte; il en résulte que l'on ne peut la faire fonctionner autant que chez l'homme, Si les troubles mentaux ont pu résulter, chez l'homme, du trop grand fonctionnement de sa cérébralité, combien plus nombreux et plus dangereux ne sont-ils pas chez la femme,

où déjà la déséquilibration existe soit du fait de son type primitif, soit du fait de l'hérédité.

On pourrait tirer encore d'autres conclusions, mais elles découlent des précédentes. Et puis, il y a des choses qu'il faut taire pour ne point choquer l'amour-propre des uns et la modestie des autres ; d'ailleurs, pour conclure péremptoirement, c'est le fonds qui manque le moins et la qualité qui manque le plus à celui qui osa exprimer une opinion sur un sujet aussi délicat dans un travail aussi prolix. Aussi laisserai-je sans commentaires la citation suivante, qui contient seule toute notre pensée :

« L'homme vit dans ses arrière-petits-neveux ; vivre dans la postérité, c'est là l'immortalité réelle, matérielle aussi bien que morale, la seule vraie, la seule sûre du moins ; or, en cherchant à nous élever au-dessus du niveau commun, nous condamnons par là même à mort notre race et nous changeons la vraie immortalité, l'immortalité physiologique, contre l'immortalité de convention qu'on appelle la célébrité ; nous payons de la vie de générations futures et de notre propre existence dans l'infini des siècles quelques lignes dans les dictionnaires biographiques. Ce ne sont pas les descendants des jouissants, des riches, des savants, des énergiques, des intelligents qui constitueront l'humanité future, ce sera la postérité des paysans travailleurs, des bourgeois nécessiteux, des humbles et des petits, — l'avenir est aux médiocres. » (Jacobi, *loco citato*. préface de Déjerine, page 269).

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 7 juillet 1896.
Pour le Recteur :
L'Inspecteur d'Académie délégué,
J. YON.

Vu et approuvé :
Montpellier, le 7 juillet 1896.
Le Doyen,
MAIRET.

SERMENT

En présence des Maîtres de cette École, de mes chers condisciples et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'Exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

CONFIDENTIAL

The following information is being furnished to you for your information only. It is not to be used for any other purpose. The information is being furnished to you for your information only. It is not to be used for any other purpose. The information is being furnished to you for your information only. It is not to be used for any other purpose.

The following information is being furnished to you for your information only. It is not to be used for any other purpose. The information is being furnished to you for your information only. It is not to be used for any other purpose.